

vacants. Allez, passez les Nobles dans la trappe. (*On empile les Nobles dans la trappe.*)  
 Dépêchez-vous, plus vite, je veux faire des lois maintenant.

PLUSIEURS : On va voir ça.

PÈRE UBU : Je vais d'abord réformer la justice, après quoi nous procéderons aux finances.

PLUSIEURS MAGISTRATS : Nous nous opposons à tout changement.

PÈRE UBU : Merdre! D'abord les magistrats ne seront plus payés.

MAGISTRATS : Et de quoi vivrons-nous ? Nous sommes pauvres.

PÈRE UBU : Vous aurez les amendes que vous prononcerez et les biens des condamnés à mort.

UN MAGISTRAT : Horreur!

DEUME : Infamie!

TROISIÈME : Indignité!

TOUS : Nous nous refusons à juger dans des conditions pareilles.

PÈRE UBU : A la trappe les magistrats! (*Ils se débattent en vain.*)

*Ubu Roi*, III, 2 (Fasquelle).

## Le roman avant 1914

Le 18 août 1887, cinq écrivains, qui étaient jusqu'alors considérés comme les disciples de Zola, firent savoir, par une lettre ouverte publiée dans *Le Figaro*, qu'ils condamnaient les excès par lesquels l'auteur de *La Terre* leur paraissait compromettre le mouvement naturaliste. Était-ce une manœuvre dirigée contre Zola ? Les cinq signataires du manifeste, Paul Bonnetain, Rosny aîné, Lucien Descaves, Paul Margueritte et Gustave Guiches devaient, par la suite, se repentir de leur geste. Ce geste, à vrai dire, n'était qu'un des premiers symptômes de la crise du roman naturaliste.

Vers 1890, on a le sentiment que le roman n'a plus d'avenir, peut-être parce qu'il a un trop beau passé. Le «sol philosophique» sur lequel reposait la création romanesque tend à s'effondrer. Le renouveau du spiritualisme, l'attrait pour la psychologie, l'apparition des valeurs du symbolisme conduisaient à remettre en question une conception qui avait prévalu de Balzac à Zola. Avec les minces ouvrages du *Culte du moi*, «petits romans idéologiques», «mémoires spirituels», «livrets métaphysiques», Barrès faisait le procès du roman traditionnel et annonçait les mépris futurs de Valéry et de Breton. Comment continuer à écrire des romans quand on affirme avoir plus de goût pour l'absolu que pour le contingent, et quand on rejette dans des *Concordances*, réduites à peu de chose, les données de la vie commune ? Si Barrès rêvait alors d'un «roman de la métaphysique», c'est que le monde n'était plus un champ où faire affronter les passions, mais l'occasion d'une émotion ou d'une question, une invitation à s'interroger ou à rêver. Et il est

frappant qu'en 1894 Valéry lui aussi songeait à un roman philosophique, déclarant, dans une lettre à Gide, qu'il venait de relire *Le Discours de la méthode* et que c'était bien «le roman moderne comme il pourrait être fait». *La Soirée avec Monsieur Teste* était le premier chapitre d'un tel roman : celui d'un héros de l'intellect. Et le *Paludes* d'André Gide était déjà un antiroman, l'histoire d'une idée, un livre qui contenait en lui «sa propre réfutation» et qui, disait l'auteur, «portait en lui-même de quoi se nier, se supprimer lui-même». Mais ces courts chefs-d'œuvre des princes de jeunesse n'ont brillé que fugitivement, et pour quelques initiés, dans le ciel littéraire de la dernière décennie du siècle. Barrès allait bien vite en revenir à de pesants romans.

L'évolution de l'idéologie appelait une métamorphose du roman. En même temps, avec les attentats anarchistes, on voyait entrer en scène un type de bachelier qui se souciait moins d'obtenir une bonne position dans le monde que de transformer radicalement la société. Barrès l'avait bien compris dans un article au titre significatif : «Enfin, Balzac a vieilli!» On voyait à l'homme ambitieux succéder l'homme révolté. De nouveaux caractères allaient-ils enfin paraître dans le roman pour le renouveler ? Ce fut un espoir déçu, en même temps qu'une fausse alerte. Il fallait attendre quarante ans pour que le révolté pût devenir héros de roman, et pour que le public l'acceptât. En 1894, il ne suscitait que la réprobation. Il y avait d'ailleurs un hiatus entre la révolte anarchiste et l'idéologie de la fin du siècle, celle sur laquelle devait s'édifier le chef-d'œuvre de Proust : le héros est celui qui se donne pour mission non de transformer le monde dans le grand embrasement que prophétisait *Germinal* et que Claudel mettait en œuvre dans *La Ville*, mais de le comprendre, de déchiffrer les signes de l'art, de l'amour et de la mondanité.

La crise du roman, au lendemain du naturalisme, avait consisté dans le refus d'une forme d'art qui reposait sur les bases de la philosophie positive. Mais, à partir de là, on assiste, et jusqu'en 1914, à une sorte d'affaîssement dans la capacité d'invention. Les pesanteurs sociologiques ne laissent pas se déployer une littérature romanesque un peu ambitieuse. Valéry, Gide, Proust se taisent, ou parlent dans le désert. C'est l'époque des maîtres officiels – France, Loti, Bourget, Barrès, Rolland – qui exercent une sorte de pontificat. C'est en partie contre eux que se dressera la N.R.F., qui fut, dans ses premières années, une sorte d'académie du roman. Ces romanciers en vogue s'adressent à un public petit-bourgeois qui leur demande des leçons, ou plutôt des certitudes. Un peu plus, un peu moins, ils les lui proposent. Bourget s'est crispé sur des thèses réactionnaires, Barrès entonnait les hymnes du nationalisme, et pendant que Loti, à travers ses voyages, modulait des lassitudes romantiques qui étaient devenues de vieilles rengaines, France agrémentait un idéal humanitaire et progressiste d'un soupçon d'ironie désabusée. Le roman était devenu le dépotoir des idéologies du temps. On avait voulu, par réaction contre les plates descriptions de maints romanciers naturalistes, réconcilier les idées et le roman, mais cela n'aboutissait, au milieu des séductions de la Belle Époque, qu'à des

romans à thèses, dont on a tout dit quand on a dit que c'étaient de mauvais romans, et, le plus souvent, de mauvaises thèses.

Le naturalisme avait été la dernière grande école du roman. Passé 1890, ce n'est plus qu'un encombrement de formules diverses. Le roman hésite tous les ans entre l'autobiographie et l'étude scientifique, les impressions d'une âme délicate et les crudités d'une chronique parlementaire, l'analyse psychologique ou les fictions aimables. De Huysmans à Mirbeau et de Rosny à Jules Renard, on trouve bien une survivance de l'esthétique réaliste, mais leur réalisme se fait spiritualiste, poétique, ou symboliste. À côté du «roman naturiste», il y a le «roman romanesque», et bientôt le «roman collectif», pour peu qu'on s'avise de l'existence d'une psychologie des foules. Si variées que fussent les étiquettes, elles ne parvenaient guère à masquer la permanence des structures. Le roman, c'est un tableau de mœurs agrémenté d'une historiette. Jusqu'en 1914, il y a peu de tentatives pour en renouveler la structure et les ambitions : on pourrait citer celles de Jules Romains, avec *Le Bourg régénéré* ou *Mort de quelqu'un*. C'est seulement à la veille de la guerre qu'apparaissent des œuvres neuves, et l'on sait quelle heureuse rencontre de chefs-d'œuvre se produit en cette année 1913 (sans qu'on s'en soit beaucoup avisé sur le moment), qui, pour ne parler que du roman, voit paraître Jean Barois et Barnabooth, *Le Grand Meaulnes* et *Du côté de chez Swann*.

C'est à la veille de la guerre que paraissent aussi *Les Caves du Vatican*. Ce n'était encore qu'une sottise, mais elle constituait l'aboutissement provisoire d'une lente et prudente approche du roman. De *L'Immoraliste* à *Isabelle*, les récits gidiens mettaient en scène peu de personnages, peu d'événements, ils relataient, de façon sobre et dépouillée, une aventure spirituelle. C'est sous l'influence des chefs-d'œuvre de Dostoïevski que Gide, à la veille de la guerre, commençait à concevoir le roman comme une œuvre de vastes dimensions, présentant une multiplicité d'événements et de personnages. *Les Caves* étaient, sur le mode parodique, le premier avatar de ce roman d'aventures dont Jacques Rivière, en 1913, se faisait le théoricien. «Le roman, tel que je le reconnais ou l'imagine, notait Gide de son côté, comporte une diversité de points de vue soumise à la diversité des personnages qu'il met en scène ; c'est, par essence, une œuvre déconcentrée.» Un tel roman s'édifie aux antipodes des ambitions balzaciques, car la «concurrency de l'état civil» n'est pas du tout son fait. Œuvre d'un romancier «introverti», *Les Faux-Monnayeurs* (1925) n'étaient qu'une «autobiographie du possible», la projection des inquiétudes et des obsessions de l'auteur. Grand livre manqué, sans doute, mais passionnant pour tous ceux qui s'intéressent aux problèmes du roman, car on y assiste à la confrontation de l'esprit critique et de la création romanesque. Quand Gide suggérait que «l'histoire de l'œuvre, de sa gestation», serait «plus intéressante que l'œuvre elle-même», était-ce l'écho d'un temps où, comme le romancier n'a plus rien à dire, il lui reste à attirer l'attention sur la manière dont il s'y prend pour ne rien dire ? En tout cas, les déclarations de Gide ont suscité, ou rencontré, un engouement pour le roman du

romancier en train d'écrire un roman qui, de *La Somme romanesque* de Léon Bopp aux *Bêtises* de Jacques Laurent, est une des directions du genre à notre époque. Sartre déclarait naguère qu'il y avait beau temps que ces jeux byzantins n'amusaient plus personne. Ils doivent bien au moins distraire les romanciers ?

C'est avec *À la recherche du temps perdu* que s'opère la métamorphose du genre. Proust en avait pleine conscience : dans une de ses lettres, il déclarait rechercher un éditeur susceptible de faire accepter des lecteurs «un livre qui, à vrai dire, ne ressemble pas du tout au classique roman». Livre nouveau, qui, délaissant la sacro-sainte intrigue, rendait compte de la totalité d'une expérience et qui, libéré de ses carcans, s'ouvrait à tout ce que les romanciers, jusque-là, étaient tentés de négliger, occupés qu'ils étaient à courir vers le dénouement. Ce qui devenait le sujet, c'était «le monde même, dans son tissu de sensations et d'images». En même temps, Proust retrouvait les perspectives d'un vaste roman initiatique : son héros passe par la double expérience du monde et de la passion, avant d'avoir accès à la lumière de la révélation finale. *La Recherche* était l'histoire d'une vocation, donc le roman d'un roman, l'auteur achevant son livre au moment où, la boucle étant bouclée, le narrateur commence le sien.

Entre le début et la fin, ainsi superposés, qu'y a-t-il, sinon une suite de rencontres à apprécier, de signes à interpréter ? Le roman du XIX<sup>e</sup> siècle était fondé sur un conflit. Proust abolissait les conflits au profit d'une exigence d'élucidation. De Balzac à Zola, on montrait des héros à la conquête du monde ; chez Proust, le monde n'était plus un bien à conquérir, mais une apparence à élucider. Le temps des héritiers était venu ; celui des révoltés était différé. De Rastignac à Frédéric Moreau, la volonté de puissance avait décliné ; de Frédéric Moreau au narrateur de la *Recherche*, l'affaiblissement de la convoitise allait de pair avec un renforcement de l'exigence intellectuelle : pour le héros, il s'agit de comprendre, non de posséder, d'assurer son salut, non d'asseoir sa domination.

## LE RÈGNE DES MAÎTRES

### *Le roman de consommation*

Dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, le roman commence à envahir les étagères des librairies et à régner en maître dans les cabinets de lecture. Le genre submerge tout. Le nombre des auteurs s'accroît. Tout se passe comme si beaucoup d'esprits avaient fait un sort à ce mot de Taine : «*Je pense que tout homme cultivé et intelligent, en ramassant son expérience, peut faire un ou deux romans, parce qu'en somme un roman n'est qu'un amas d'expériences*». A côté des amateurs, les professionnels compromettent souvent leur talent dans de véritables travaux forcés littéraires. Remy de Gourmont protestait un jour contre

cette hérésie qui poussait tant d'auteurs à écrire deux ou trois romans par an. Les Margueritte, Rosny aîné ou Paul Adam étaient d'une redoutable fécondité. Le roman devenait une industrie et un commerce. L'apparition de prix littéraires particulièrement destinés aux romanciers, le Goncourt en 1903, le Fémina quelques années plus tard, favorisait cette tendance. Cette production intensive s'accompagnait d'un immense déchet. Pourtant les œuvres de qualité ne manquaient pas. Ce qui est grave, c'est que beaucoup de romans semblaient coulés dans le même moule. On voit triompher, à l'heure où les maîtres officiels, France, Barrès, Loti, Bourget, exercent une sorte de pontificat, une littérature romanesque qui est de plain-pied avec le public petit bourgeois auquel elle s'adresse. Il y a dans le domaine du roman, entre 1895 et 1914, une sorte d'affaissement de la littérature d'invention. De jeunes maîtres qui ont fait d'éclatants débuts vers 1890, Valéry, Gide, Proust, demeurent inconnus. La fondation de la *Nouvelle Revue Française*, en 1909, représentait un mouvement de protestation contre les compromissions dans lesquelles se dégradait une littérature sottement descriptive ou bassement édifiante.

#### *La variété des étiquettes*

On entre dans un temps où il devient de plus en plus difficile de classer la production. Les critiques s'y essayaient parfois pour tenter de trouver quelques points de repère. Mais leurs classements étaient, en général, aussi arbitraires que superficiels. Est-on beaucoup plus avancé quand on a discerné une survivance de l'esthétique réaliste ? Quand on a distingué le roman psychologique du roman de mœurs, les romans d'idéologie progressiste (Rosny aîné) ou de pitié humaine (Ch. L. Philippe) des romans réactionnaires de René Bazin ou d'Henry Bordeaux ? Quand on a opposé le roman personnel ou autobiographique au roman objectif ? L'analyse des sentiments et l'étude des mœurs restent les deux sillons essentiels. Il faut pourtant inventer de nouvelles catégories pour y ranger des œuvres qui ressortissent à de nouveaux desseins : le roman social, le roman collectif se proposent de peindre les foules, en un temps où l'on s'avise de l'existence d'une psychologie des foules. Il faut bien ajouter à la catégorie du roman historique celle du roman préhistorique, pour y ranger ceux de Rosny aîné. On continue à désigner, par l'expression de «romans romanesques», des œuvres qui se proposent de divertir par des péripéties plutôt que d'instruire par des analyses. On doit recourir à l'expression de roman artiste pour évoquer des livres comme ceux de Pierre Louÿs ou d'Henri de Régnier. Dans quelle catégorie ranger les romans de Louis Bertrand ou de Jérôme et Jean Tharaud, qui suivent des itinéraires d'évasion ? Sous quelle rubrique placer les œuvres de Marcel Prévost, d'Abel Hermant, d'Edouard Estaunié, de René Boylesve, qui sont moralistes et psychologues autant que peintres des mœurs ? C'était une solution de facilité caractéristique du désarroi des esprits que de baptiser «féminins» les romans dont des femmes étaient les auteurs.

*Permanence des structures*

En 1905, dans l'enquête de Le Cardonnell et Vellay, Edmond Jaloux déclarait que les romanciers français devaient renouveler leurs procédés techniques ; Gide, de son côté, estimait que l'on entrerait dans une époque où l'apparition de nouveaux caractères pouvait transformer le roman. Pourtant, on ne voit se dessiner, avant 1914, aucun renouvellement des caractères et des techniques. Le roman est toujours constitué d'une alternance de descriptions, d'analyses, de récits et de dialogues. Seul le dosage de ces divers éléments variait d'un auteur à l'autre. Il y eut, pendant quelques années, un engouement en faveur d'un roman tout entier constitué de dialogues : les succès que rencontra le genre dialogué, avec Gyp ou Abel Hermant, furent de courte durée ; pourtant Roger Martin du Gard utilisait à nouveau le procédé en 1913 dans *Jean Barois*. Quant à la composition, elle était en général fondée sur les structures qui avaient eu cours pendant le XIX<sup>e</sup> siècle. On peignait une crise et son dénouement après avoir mis en place une lente préparation ; on retraçait une vie par une lente succession d'épisodes ; ou l'on présentait un milieu en explorant, de chapitre en chapitre, des secteurs différents. Les romanciers gardaient les deux ambitions qui avaient animé la plupart de leurs devanciers du siècle précédent : présenter un tableau des mœurs de leur temps et raconter une histoire. Cette double exigence d'une affabulation romanesque et d'une observation sociale constituait le caractère essentiel de la création romanesque. On était seulement tenté de mettre l'accent sur l'un ou l'autre aspect. Les Margueritte, dans les quatre volumes du *Désastre*, voulaient se faire les historiens de la guerre de 1870 plutôt que de raconter une histoire fictive. Inversement, il y avait, dans certaines intrigues d'Henry Bordeaux, une affabulation qui rappelait André Theuriet ou Victor Cherbuliez, et, dans ce cas, les données d'une intrigue conventionnelle supplantaient la peinture des mœurs.

Il faudrait faire leur place aux quelques rares tentatives qui entreprenaient de bouleverser la facture traditionnelle du roman. C'étaient celles de Jules Romains qui, dans *Le Bourg régénéré* (1906) et *Mort de quelqu'un* (1911)<sup>4</sup>, renonçait aux conventions de l'intrigue et du personnage : une nouvelle structure romanesque était adoptée, la narration était tissée d'une succession de scènes simultanées. En 1911, *Le Trust* de Paul Adam représentait un effort pour éliminer l'action unique et pour suggérer le foisonnement et la complexité du réel.

4 Le héros mourait au début. Le roman était fait de toutes les pensées, de tous les gestes que le mort suscitait chez ceux qui l'avaient connu.

*L'envahissement de l'idéologie*

Sous la variété des étiquettes et la permanence des structures, apparaissait un phénomène nouveau : l'envahissement des fictions par l'idéologie. Le roman faisait la part belle à l'exposé de thèses, conservatrices ou progressistes. L'expression des idées se superposait ou, par moments, se substituait à l'histoire contée. L'auteur assumait la responsabilité de certains développements ; il en confiait d'autres à ses personnages. Les dialogues devenaient des débats où s'affrontaient des opinions opposées. Dans ce qu'on a appelé le roman à thèse, c'était l'agencement de l'histoire qui prétendait démontrer, sur le vif, le bien fondé de tel ou tel point de vue.

Les romans devenaient de lourdes machines ; ils étaient défigurés par des développements parasites. Le genre devenait un genre «dépotoir» et «fourre-tout». Il n'y entrait, bien souvent, qu'un ramassis d'opinions.

C'est vers 1900 que Paul Bourget était passé du roman psychologique au roman à thèse et qu'il avait fait succéder à la *clinique* la *thérapeutique*. Dans *L'Étape*, *Un Divorce*, *L'Émigré*, *Le Démon de midi*, il voulait proposer des illustrations d'un corps de doctrine politique et sociale qu'il avait trouvé chez Balzac, Taine et Le Play. Pourtant, Bourget se défendait d'écrire des romans à thèse ; il prétendait écrire des romans à idées. Il soutenait que sa thèse n'était qu'un point de vue sur le spectacle humain et que ce point de vue se dégagait des événements rapportés. Il était facile de rétorquer que les événements étaient choisis en fonction du point de vue que l'auteur entendait imposer, et qu'un agencement de circonstances imaginaires ne saurait prouver quoi que ce soit. Il est inutile de revenir sur les nombreuses condamnations qu'on a portées contre le roman à thèse. On a tout dit, quand on a dit que c'étaient de mauvais romans et de mauvaises thèses. Il était louable de faire entrer des idées dans le roman, il était regrettable d'agencer une histoire pour imposer une solution. Un bon roman porte en lui un monde d'idées ; il ne gagne jamais à être la démonstration d'une idée préconçue.

*La dissolution des catégories esthétiques*

L'intervention des idées dans le roman rompait avec les habitudes du récit. Il était bon que les romanciers eussent l'ambition de faire réfléchir le lecteur. Mais ils couraient ainsi le risque de se fourvoyer, car, au lieu de raconter une histoire, ils exposaient un problème. Un critique se plaignait un jour que les romanciers eussent perdu le goût de conter et l'art d'intéresser le lecteur. Balzac ne s'était guère privé de prodiguer les commentaires en marge de l'action ; mais la structure de beaucoup de ses romans restait fortement dramatique ; c'était un des paradoxes de l'art balzacien que les exposés de l'auteur en vinsent à servir la crédibilité et à renforcer l'intérêt. Paul Bourget, sur ce point, était proche de son maître : nul plus que lui ne

se défait des récits inorganiques : l'agencement des événements, dans ses romans à thèse, se réfère à la fois aux nécessités de l'intrigue et à des ambitions idéologiques. Il est vrai qu'il était l'héritier des maîtres du XIX<sup>e</sup> siècle, dont il ne cessait de méditer les leçons. Mais, après lui, les romanciers ont péché par méconnaissance de leur art. Maurice Barrès l'observait, en 1907 : «*Quand je suis arrivé à Paris, l'art du roman était connu et pratiqué excellemment par les Zola, les Daudet, les Goncourt, les Cherbuliez, les Ferdinand Fabre, derrière lesquels se formaient à la maîtrise les Loti, les Maupassant, les Bourget. Mais, aujourd'hui, comptez! Combien d'écrivains voyez-vous qui sachent créer cet univers que doit être un roman, qui puissent construire un plan, camper leurs personnages et les mouvoir ?*» Il est vrai que les auteurs de romans en étaient souvent venus, selon le mot d'un critique, à «*mettre dans le roman autre chose que le roman lui-même*». Anatole France était-il romancier ? et de quel mot désigner, par exemple, son *Histoire contemporaine* ? était-ce un récit ? un essai ? un pamphlet ? France était un essayiste fourvoyé dans le roman plutôt qu'un romancier véritable. *Les Déracinés* de Maurice Barrès se présentaient bien comme un roman. Mais le second tome de la trilogie, *Leurs Figures*, n'offrait plus qu'une suite de croquis ; on n'y trouvait qu'une chronique parlementaire. Le mot de *chronique* désignait des œuvres qui n'offraient guère le genre de plaisir qu'on demande habituellement au roman. On comprend dès lors la portée des remarques de Jacques Rivière, en 1913, dans ses articles sur «le roman d'aventure» : il insistait sur la nécessité d'une *mise en acte* constante ; le romancier ne devait pas confier directement ses impressions, mais les transmuier en événements.

Quand on parlait de crise du roman, vers 1900, c'était pour déplorer une mévente ou un marasme. En 1920, on se plaindrait plutôt de surproduction. Le succès du genre était lié à l'extension du public, c'est un phénomène économique et social autant qu'un phénomène littéraire. Il fallait à Zola quinze ou vingt ans pour vendre 150 000 exemplaires de *L'Assommoir* ; ses succès de vente étaient pourtant, à l'époque, une donnée nouvelle. Mais, vers 1930, Bernard Grasset pouvait dire : «L'ère des 100 000 est ouverte!» Dès lors, l'éditeur tente sa chance avec des formules variées, tant il est difficile de prévoir l'accueil du public, et il lui reste à espérer le gros succès d'un de ses romans pour le dédommager de l'échec de tous les autres. Le développement des prix littéraires et de la publicité, l'organisation de plus en plus commerciale des maisons d'édition, l'apparition de la presse littéraire, tout cela crée un climat nouveau (n'oublions pas cependant que le succès de Bernanos, avec *Sous le soleil de Satan*, n'était dû qu'à trois ou quatre articles de bonne critique). Le succès des *Nouvelles littéraires*, dans les années vingt, est un phénomène significatif : chaque semaine, les interviews de F. Lefèvre donnaient la parole aux romanciers. Toute une surenchère s'installe dans les mœurs littéraires, et elle est liée à deux phénomènes : l'un, déjà dénoncé par Balzac dans *Illusions perdues*, c'est la commercialisation des produits de l'esprit ; l'autre, c'est l'entrée dans l'ère du vedettariat, et de ce côté-là, depuis 1920, les choses ne se sont pas améliorées.



La littérature romanesque n'est plus qu'un secteur privilégié dans une vaste industrie du roman. Si l'on s'en tient au «roman littéraire», on assiste à une sorte de dissolution des catégories esthétiques. Le roman prenait toutes les formes, et tout prenait la forme du roman. Il est devenu à la fois le genre Protée et le genre fourre-tout. Dans la production courante, l'évolution du genre n'est plus qu'une suite de modes qui, souvent, ne valent que pour une saison. Comment pourrait-on, sans arbitraire, opérer des classements ? Même le populisme, vers 1930, n'a guère réussi à regrouper une génération, il n'a été qu'une formule parmi d'autres.

Le public de l'entre-deux-guerres reste un public bourgeois de culture moyenne : il vit, dans une période de malthusianisme, replié sur ses biens, accroché à ses principes d'économie, de sagesse, de prudence, mais, à la faveur de beaucoup de bouleversements ou de remises en question, il devient curieux de nouvelles façons de vivre ou de sentir. Il y a deux pôles au roman bourgeois de cette époque : le respect des institutions et un désir d'affranchissement. Le sujet de prédilection, c'est le conflit entre l'individu et la famille, entre le goût de l'indépendance et le respect des traditions. De la même façon, le roman hésite entre les petites choses de la vie provinciale et l'air du large, car le lecteur est friand de ces œuvres où, par personnage interposé, il découvre un monde qu'il ne peut encore explorer en touriste. Resserrement sur une ancienne vie française, mais déjà curiosité d'autres horizons, telles sont alors les voies du roman.

Il était naturel que, dans un monde secoué par la guerre et ébranlé par de nombreuses remises en question, l'on vît figurer des héros de l'inquiétude. Le mot de Valéry avait porté : on savait que les civilisations étaient mortelles. Le «pourquoi écrivez-vous ?» des surréalistes, c'était, sous une forme agressive, la question des questions. Les conquêtes de la pensée scientifique procédaient, en cette période d'évolution accélérée, à une remise en cause des notions qui avaient paru solides : du relativisme einsteinien à la mécanique ondulatoire, la raison avait renouvelé ses concepts en retrouvant, selon le mot de Bachelard, «sa fonction de turbulence et d'agressivité». La psychanalyse s'en prenait aux dogmes de la psychologie traditionnelle. Bref, bien des certitudes qu'on avait crues solides faisaient défaut. L'entrée dans la vie, ce n'était plus une conquête ou un combat ; tout au plus, une installation provisoire. D'où tous ces romans de l'adolescence et de la jeunesse : ils laissaient voir un nouveau mal du siècle, lié à une crise des valeurs. On commençait à entrer dans une civilisation de masse ; l'ère des individualités hors-série paraissait close. Le héros des temps modernes, c'est un médiocre, un pauvre homme, souvent un adolescent prolongé, un schizophrène, tourmenté par sa timidité et ses névroses ; il est souvent à la recherche d'un emploi, déjà tout à la fois intellectuel et chômeur ; il n'a pour lui qu'une immense bonne volonté. On l'a reconnu, c'est Salavin.

Que faire en ce temps de désarroi et d'ennui, sinon partir, sinon rêver ? De Marc Chardonne à Pierre Mac Orlan, de Roland Dorgelès à Paul Morand, combien de héros qui

sont (avec des revenus souvent moins substantiels) des avatars de Barnabooth! Évasion géographique, mais aussi poétique. On est, depuis *Le Grand Meaulnes*, à la recherche du «domaine merveilleux» : la chambre des *Enfants terribles* ou le passage de l'Opéra dans *Le Paysan de Paris!* Mais la grande voie du roman poétique – et la seule qui permit, à l'encontre des prouesses de Giraudoux, de maintenir un équilibre entre le récit et la poésie –, c'était celle du roman rustique, de ce que Thibaudet appelait «la paysannerie épique». De Pourrat à Bosco, de Ramuz à Giono, le roman des paysans a cessé d'être un roman social pour devenir un poème, un mythe, un chant du monde.

C'est vers 1930 que «surgit et prolifère cette variété géante de l'espèce roman» à laquelle on a donné le nom de «roman fleuve». Dès les années vingt, Martin du Gard avait publié les premiers volumes de la fresque des *Thibault*, mais le projet ne prenait son ampleur qu'avec les trois gros volumes de *L'Été 1914*. Duhamel avec la *Chronique des Pasquier*, Jules Romains avec *Les Hommes de bonne volonté* prétendaient, à l'instar de Balzac et de Zola, représenter toute la société française au XX<sup>e</sup> siècle, que ce fût en racontant l'histoire d'une famille ou en inventant, comme Jules Romains, des techniques neuves. Mais ni les prouesses techniques ni la bonne volonté ne suffirent pour écrire des chefs-d'œuvre. Est-ce l'absence du génie personnel qui est en cause ? ou le manque de relief de l'époque ? à moins que ce ne soient les limites de l'horizon intellectuel de ces hommes de la génération de 1885. Quand une crise économique ravageait le monde occidental et que s'installaient des fascismes, les romanciers peignaient avec application la seule chose qu'ils connaissaient : la république des professeurs. Et ce qu'ils voulaient sauver, devant les menaces du monde moderne, c'étaient les valeurs d'un individualisme de bon ton. La bonne volonté n'était pas un idéal à la mesure des tempêtes qu'on allait voir se déchaîner.

Avec Céline, mais aussi avec Malraux, avec Saint-Exupéry, avec Aragon, on sort de l'univers qui fut celui des générations précédentes : à la sécurité bourgeoise et à la sérénité intellectuelle (fussent-elles déjà un peu ébranlées) succède un «comment vivre» dont l'urgence est soulignée par les menaces qui pèsent sur le monde. «L'héroïsme pour Malraux, note Gaëtan Picon, le courage et le devoir pour Saint-Exupéry, l'honneur chrétien et français pour Bernanos, la justice pour Aragon, la participation à la vie de la nature pour Giono, l'alternance pour Montherlant, toutes ces œuvres aboutissent à une formule salut, à une clef de la vie.» Violence des dénonciations de Céline, héroïsme révolutionnaire, goût de trouver un refuge dans les complaisances du culte du moi ou les harmonies d'un chant du monde, tout cela témoigne des affres d'une culture bousculée par l'événement. Médecins des banlieues minables, prêtres de campagne ou artisans de la révolution prolétarienne, tous ces héros présentent ce trait commun, qu'ils sont jetés les uns et les autres dans un monde de ténèbres, où la vie est une suite de risques, l'avenir incertain, l'horizon fermé. Les nouvelles techniques, qu'elles fussent inspirées de Joyce, du roman américain ou du procédé cinématographique du montage, venaient à la rescousse : la réalité n'est plus racontée, elle est présentée par bribes. C'en est fait d'un monde soumis aux lois de l'esprit exposées par l'auteur ou lentement conquises par le héros.

**Raymond RADIGUET (1903–1923)**

Au lendemain de la guerre de 1914, c'est à un adolescent, Raymond Radiguet, que revint l'honneur de renouveler la tradition française du roman d'analyse. Sa trop brève carrière se présente sous le signe d'un *double prodige* : une étonnante *précocité* qui rappelle Rimbaud, et, chez un jeune homme qui appartenait à l'avant-garde cubiste et dadaïste, une parfaite *maîtrise* des sentiments, de la pensée et du style, aboutissant à cette *banalité supérieure* qui, selon Gide, caractérise le *classicisme*.

Né au Parc Saint-Maur en 1903, Radiguet écrit des vers dès l'âge de quatorze ans ; à quinze ans il collabore à des revues (*Sic*, puis *Littérature*, *Aujourd'hui*, etc..) ; à seize ans il correspond avec André Breton, Tristan Tzara et commence à écrire un roman, *Le Diable au corps*, qui paraîtra en 1923. Devenu l'ami de Max Jacob et de Jean Cocteau, il publie en 1920 un recueil de poèmes, *Les Joues enjeu*, donne en 1921 une comédie loufoque, *Les Pélican* (c'est-à-dire «la famille Pélican») et rédige la même année un conte, *Denise*. Il meurt de la typhoïde, en décembre 1923, sans avoir vu paraître son second roman, *Le Bal du Comte d'Orgel* (1924).

*Le Diable au Corps* serait une «fausse confession» comme celles «où l'on se charge de méfaits non commis, par orgueil». «Le roman exigeant un relief qui se trouve rarement dans la vie, il est naturel que ce soit justement une fausse autobiographie qui semble la plus vraie.» Pendant la guerre de 1914, un adolescent devient l'amant d'une jeune femme dont le mari combat sur le front... Écoutons encore l'auteur : «On y voit la liberté, le désœuvrement, dus à la guerre, façonner un jeune garçon et tuer une jeune femme» ; devant les responsabilités qu'il aurait à assumer, il apparaît que le héros n'est pas encore un homme, et Marthe, sa maîtresse, meurt... ; le mari élèvera l'enfant qui n'est pas le sien.

Quant au *Bal du Comte d'Orgel*, c'est une version moderne de *La Princesse de Clèves* : l'héroïne, Mahaut d'Orgel, lutte désespérément contre la passion qui l'entraîne vers François de Séryeuse, – jusqu'à tout avouer à son mari. Chez un auteur si jeune, la pénétration psychologique tient de la *divination*, mais l'analyse tend à devenir *une fin en soi*, au lieu d'aboutir à la communion ; ce qui était pudeur dans le roman de Mme de La Fayette risque de paraître ici froideur et détachement. Le lecteur est partagé entre l'admiration et une sorte de gêne devant cette *lucidité implacable*.

***Le Bal du comte Orgel***

Ce fut dans sa chambre que Mahaut reçut M<sup>me</sup> de Séryeuse. Elle avait fait dire qu'elle n'était là pour personne, sauf pour elle. Les deux femmes parlèrent d'abord de choses indifférentes.

M<sup>me</sup> d'Orgel ne savait comment aborder un tel sujet. Devant ce silence M<sup>me</sup> de Séryeuse se dit : «Il faut que ce soit plus grave encore que j'imagine.» Et, persuadée de ses torts, elle commença, timide, comme si c'était elle qui eût été en faute :

- Je n'ose vous apporter mes excuses au sujet de mon fils...
- Oh! Madame! Quelle bonté! s'écria Mahaut. Et, mue par son cœur, elle prit les mains de la mère.

Sur ce terrain glissant, comme des patineuses novices, ces deux femmes pures rivalisèrent de maladresse.

«Non, non, disait Mahaut, je vous affirme que François est étranger à ce drame.»

M<sup>me</sup> de Séryeuse, convaincue que c'étaient là les derniers scrupules de Mahaut, s'écria qu'elle savait à quoi s'en tenir sur les sentiments de François.

- Que vous a-t-il dit ? demanda M<sup>me</sup> d'Orgel. - Mais je le sais, enfin! répliqua M<sup>me</sup> de Séryeuse. - Mais quoi ? - Qu'il vous aime.

M<sup>me</sup> d'Orgel poussa un cri. M<sup>me</sup> de Séryeuse eut vraiment le spectacle d'une détresse humaine. Tout le courage de Mahaut venait-il d'une espèce de certitude que François ne l'aimait pas ? Une joie folle éclaira une seconde son visage, avant que M<sup>me</sup> de Séryeuse pût voir cet être déraciné, secoué par la douleur. François arrivant en cet instant, elle était à lui. Rien n'aurait pu l'empêcher de tomber dans ses bras, pas même la présence de sa mère.

M<sup>me</sup> de Séryeuse comprit tout. Effrayée, elle chercha vite à se reprendre.

- Je vous en conjure, s'écria Mahaut, ne m'arrachez pas ma seule joie, ce qui me fera supporter mon devoir. Je ne savais pas qu'il m'aimât. Heureusement mon sort ne m'appartient plus. Je vous demande donc encore davantage de me cacher François. S'il m'aime, inventez ce que vous voudrez, mais ne lui dites pas ce qui est vrai ; nous serions perdus.

A parler de son amour, et à la mère de celui qu'elle aimait, M<sup>me</sup> d'Orgel se complaisait presque. Après ses premiers transports :

- Il doit venir, ce soir, à notre dîner, dit-elle d'une voix plus assurée. Comment l'en empêcher ? Je ne pourrai le revoir sans m'évanouir.

Au fond M<sup>me</sup> de Séryeuse préférait agir sans retard. Encore sous l'influence de cette scène, elle convaincrait mieux François. Elle le trouverait sans doute à sept heures chez les Forbach.

- Il ne viendra pas, dit-elle. Je vous le promets.

40 Ce qui, dans cette scène, n'eût pas le moins stupéfait Séryeuse, eût été l'attitude de sa mère, qu'il croyait froide. Le spectacle de cette passion réveillait chez elle la femme endormie. Elle avait les larmes aux yeux. Elle embrassa Mahaut. Toutes deux sentirent leurs joues brûlantes et mouillées. Quelque chose de presque théâtral grisait M<sup>me</sup> de Séryeuse. - C'est une sainte, se disait-elle, en face du calme que donnait à Mahaut la Certitude d'être aimée.

*Lettre de Mme d'Orgel*

M<sup>me</sup> de Séryeuse fit appeler la négresse Marie, porteuse de la lettre. Elle attendait dans l'antichambre : «Savez-vous si M<sup>me</sup> la comtesse sera chez elle à la fin de l'après-midi ?» Sur une réponse affirmative, «Ma visite est donc attendue» pensa M<sup>me</sup> de Séryeuse. C'est plus grave que je ne croyais.» Plus grave signifiait pour elle que François était coupable. Car elle allait voir M<sup>me</sup> d'Orgel non par pitié, mais en mère qui, au reçu d'une lettre du proviseur, souvent insignifiante, accourt au collègue, persuadée que son fils a mal agi.

M<sup>me</sup> d'Orgel, depuis la lettre, se sentait moins lourde. L'application qu'elle y avait mise lui avait un peu masqué le tragique des circonstances. Ce serait fou de dire qu'elle était calme, mais elle avait du contentement d'avoir agi. Elle ne se sentait plus dans l'état maladif des jours précédents. Peut-être ce soulagement venait-il plus de l'aveu de son amour que du reste. Enfin, quelqu'un partageait ce lourd secret! Ce n'était pas sa honte qui se trouvait satisfaite, mais son amour. Sans doute, ne se sentait-elle pas atterrée de sa décision, parce que ce n'était pas encore une décision véritable.

Dans le train, M<sup>me</sup> de Séryeuse relisait :

«Madame,

«La hâte avec laquelle je vous fais remettre cette lettre vous prépare déjà à ce que je viens vous dire. Pourtant, combien vous êtes loin de la vérité, comme il y a peu de jours, moi-même je l'étais! Quand vous saurez le danger que je cours, peut-être me jugerez-vous impudente de vous demander de l'aide.

«Au début de l'amitié de mon mari pour votre fils, je ne tardai pas à m'apercevoir de la préférence que je lui accordais sur tous nos amis ; je ne m'alarmai pas bien sérieusement et ne crus m'en apercevoir que par excès de scrupules. Déjà, sans le savoir, j'agissais mal. L'incident de Champigny aida encore ma conscience à se mettre en repos, et je m'accrochai démesurément à l'idée que François était plus qu'un ami, un cousin, et que mes sentiments, alors, n'avaient rien que de légitime.

«J'étais aveugle ; je ne le suis plus. Il me faut donner à mes sentiments pour votre fils le nom que, à ma honte, ils exigent. Mais une mère s'alarme vite. Aussi faut-il que je m'empresse de vous dire que votre fils est innocent, qu'il n'a rien tenté contre mon repos.

C'est toute seule que je suis venue à des sentiments interdits, dont il ne sait rien. D'ailleurs si je n'étais pas la seule coupable, vous comprenez bien, madame que ce n'est pas à vous que j'aurais le front de demander du secours. Mais vous seule pouvez obtenir de lui ce que je ne puis, moi, demander : s'il a de l'amitié pour mon mari, pour nous – ne plus nous voir ; car je ne puis plus me sauver, qu'en me sauvant de sa présence. Vous trouverez ce qui est le plus propre à le convaincre. Ce sera peut-être lui dire tout. Je n'en ai pas peur, je sais qu'il ne tirera aucune vanité de ma détresse. Heureusement il n'en coûtera à son cœur que la peine, légère à côté d'autres dont je fais la connaissance, que

l'on éprouve à s'éloigner d'amis véritables. Je n'ai pas su rester cela. Mon cœur a trahi cette amitié. Il faut donc que François ne me voie plus.

«Ne dites pas que je n'ai pas le droit d'agir ainsi, de vouloir le séparer de mon mari, et que je manque au premier de mes devoirs en n'avouant pas tout d'abord à M. d'Orgel. Plusieurs fois ces derniers jours j'ai tenté de l'avertir. Mais il semblait si loin de la vérité que je n'eus pas ce courage. Il ne veut pas m'entendre. N'allez pas croire que je l'accuse ; au contraire, je veux me charger davantage. Si mon mari est coupable, c'est d'avoir trop de confiance en moi. «Hélas! je ne puis compter sur rien. La religion ne peut plus me secourir. J'ai assez aimé mon mari pour le suivre dans son incroyance. Ma mère pouvait-elle supposer que je lui ressemblasse si mal ? Gomment m'eût-elle mise en garde contre des dangers qui, pour elle, ne pouvaient être qu'imaginaires ? Je n'avais jamais cru ne pas suffire seule à défendre mon honneur. Si je me plains, c'est de la confiance qu'on m'a accordée, dont je vois aujourd'hui que j'étais indigne.

«Persuadez François, madame, je vous en supplie! Vous et votre fils, êtes les deux personnes dont j'attends tout...»

– Elle me cache la vérité, pensait M<sup>me</sup> de Seryeuse. Une lettre pareille ne vient pas toute seule. Elle me ménage.

*Le Bal du comte d'Orgel* (Grasset).

## Alain FOURNIER (1886–1914)

Tombé aux Éparges le 22 septembre 1914, Henri Fournier était né en 1886 à La Chapelle-d'Angillon, dans le Cher. Fils d'instituteurs, il passa ses vacances, et aussi toutes ses premières années, en milieu rural : Berry, Sologne. Au Lycée Lakanal, où il préparera l'École Normale Supérieure, il acquit une culture étendue mais toujours choisie. Ses dons, sa sensibilité délicate et accueillante éclairèrent sa *Correspondance* avec Jacques Rivière (qui épousera Isabelle, sœur d'Henri son condisciple et son ami), mais il disparut trop tôt pour leur donner un large épanouissement.

Du moins laisse-t-il une sorte de chef-d'œuvre, *Le Grand Meaulnes* (1913) dont le style, d'une exquise simplicité, ressuscite le monde même de l'enfance, ce temps de la vie où pénètre si naturellement le rêve. Dans ce livre unique, l'auteur a mêlé aux souvenirs d'un amour entrevu, qu'il fait revivre avec le personnage d'Yvonne de Galais, les images de l'école, des jeux et des saisons, sous une lumière douce, favorable à tous les songes et à l'expression pudique et secrète de la quête nostalgique d'un absolu.

## La fête étrange

C'étaient des costumes de jeunes gens d'il y a longtemps, des redingotes à hauts cols de velours, de fins gilets très ouverts, d'interminables cravates blanches et des souliers vernis du début de ce siècle. Il n'osait rien toucher du bout du doigt, mais après s'être nettoyé en frissonnant, il endossa sur sa blouse d'écolier un des grands manteaux dont il releva le collet plissé, remplaça ses souliers ferrés par de fins escarpins vernis et se prépara à descendre nu-tête.

Il arriva, sans rencontrer personne, au bas d'un escalier de bois, dans un recoin de cour obscur. L'haleine glacée de la nuit vint lui souffler au visage et soulever un pan de son manteau.

Il fit quelques pas et, grâce à la vague clarté du ciel, il put se rendre compte aussitôt de la configuration des lieux. Il était dans une petite cour formée par des bâtiments des dépendances. Tout y paraissait vieux et ruiné. Les ouvertures au bas des escaliers étaient béantes car les portes depuis longtemps avaient été enlevées ; on n'avait pas non plus remplacé les carreaux des fenêtres qui faisaient des trous noirs dans les murs. Et pourtant toutes ces bâtisses avaient un mystérieux air de fête. Une sorte de reflet coloré flottait dans les chambres basses où l'on avait dû allumer aussi, du côté de la campagne, des lanternes. La terre était balayée ; on avait arraché l'herbe envahissante. Enfin, en prêtant l'oreille, Meaulnes crut entendre comme un chant, comme des voix d'enfants et de jeunes filles, là-bas, vers les bâtiments confus où le vent secouait des branches devant les ouvertures roses, vertes et bleues des fenêtres.

Il était là, dans son grand manteau, comme un chasseur, à demi penché, prêtant l'oreille, lorsqu'un extraordinaire petit jeune homme sortit du bâtiment voisin, qu'on aurait cru désert.

Il avait un chapeau haut de forme très cintré qui brillait dans la nuit comme s'il eût été d'argent ; un habit dont le col lui montait dans les cheveux, un gilet très ouvert, un pantalon à sous-pieds... Cet élégant, qui pouvait avoir quinze ans, marchait sur la pointe des pieds comme s'il eût été soulevé par les élastiques de son pantalon, mais avec une rapidité extraordinaire. Il salua Meaulnes au passage sans s'arrêter, profondément, automatiquement, et disparut dans l'obscurité, vers le bâtiment central, ferme, château ou abbaye, dont la tourelle avait guidé l'écolier au début de l'après-midi.

Après un instant d'hésitation, notre héros emboîta le pas au curieux petit personnage. Ils traversèrent une sorte de grande cour-jardin, passèrent entre des massifs, contournerent un vivier enclos de palissades, un puits, et se trouvèrent enfin au seuil de la demeure centrale. Une lourde porte de bois, arrondie dans le haut et cloutée comme une porte de presbytère, était à demi ouverte. L'élégant s'y engouffra. Meaulnes le suivit, et,

dès ses premiers pas dans le corridor, il se trouva, sans voir personne, entouré de rires, de chants, d'appels et de poursuites.

Tout au bout de celui-ci passait un couloir transversal. Meaulnes hésitait s'il allait pousser jusqu'au fond ou bien ouvrir une des portes derrière lesquelles il entendait un bruit de voix, lorsqu'il vit passer dans le fond deux fillettes qui se poursuivaient. Il courut pour les voir et les rattraper, à pas de loup, sur ses escarpins. Un bruit de portes qui s'ouvrent, deux visages de quinze ans que la fraîcheur du soir et la poursuite ont rendus tout roses, sous de grands cabriolets à brides, et tout va disparaître dans un brusque éclat de lumière.

Une seconde, elles tournent sur elles-mêmes, par jeu ; leurs amples jupes légères se soulèvent et se gonflent ; on aperçoit la dentelle de leurs longs, amusants pantalons ; puis, ensemble, après cette pirouette, elles bondissent dans la pièce et referment la porte. Meaulnes reste un moment ébloui et titubant dans ce corridor noir.

*Le Grand Meaulnes*, I, XIII, La Fête étrange (Ed. Émile-Paul Frères).

## Valery LARBAUD (1881–1957)

La formule selon laquelle on présente épisodiquement Valery Larbaud dans les anthologies, manuels et histoires de la littérature est celle du «riche amateur» du début du siècle, dilettante, bon vivant, angoissé et chercheur d'âme (la sienne surtout), incessant voyageur transeuropéen : Barnabooth, en somme. Donc, Larbaud serait l'auteur d'un seul livre comportant, au nom d'un personnage fictif, des poésies, un journal et un conte satirique.

La part de vrai en tout cela suffit pour situer Larbaud à l'intérieur d'une chaîne historique : influences de la fin de la période symboliste (Rimbaud, Laforgue, Whitman), école de style intime à la *Nouvelle Revue française* (d'après Rousseau, Constant, Stendhal) ; aspects contemporains et précurseurs d'une littérature célébrant le cosmopolitisme et la mobilité lyrique du monde moderne (Claudel, Saint-John Perse, Fargue, Apollinaire, Michaux, Giraudoux, Morand, Cendrars, Queneau, Butor).

Paradoxe de l'enfance également, car, fils «de vieux» (le père, propriétaire de la source Saint-Yorre, meurt tôt) et de santé fragile, suffoqué par une mère couveuse et cabotine, au lieu de s'évader vers le conte de fées (un peu à l'instar d'un Alain-Fournier), ou même vers ce plus haut domaine de fantaisie qu'est la féerie romanesque, Larbaud profite de tous les éléments et de tous les moments de sa vie d'«enfant déchu» et y revient constamment. Mais ce n'est ni pour soupirer ni pour s'en plaindre précisément. Chez lui, déjà au moment de l'action ou de la pensée, on est placé sur les bords du passé, le regret s'encadrant avec l'évocation. Ainsi, dans les meilleures des *Enfantines* – son chef-d'œuvre sans doute, avec



*Beauté, mon beau souci* (1923) et certaines pages de son roman *Fermina Márquez* (1911) et d'autres recueils (*Aux couleurs de Rome*, 1938, *Jaune, bleu, blanc*, 1927, par exemple) –, le point de vue sur l'enfance n'est pas purement nostalgique et donc d'un déterminisme facile ; la tristesse fait partie du bonheur et celui-ci ne peut pas s'en séparer.

### *Fermina Márquez*

#### I

Le reflet de la porte vitrée du parloir passa brusquement sur le sable de la cour, à nos pieds. Santos leva la tête, et dit :

«Des jeunes filles.»

Alors, nous eûmes, tous, les yeux fixés sur le perron, où se tenaient, en effet, à côté du préfet des études, deux jeunes filles en bleu, et aussi une grosse dame en noir. Tous quatre descendirent les quelques marches et, suivant l'allée qui longeait la cour, se dirigèrent vers le fond du parc, vers la terrasse d'où l'on voyait la vallée de la Seine, et Paris, au loin. Le préfet des études montrait ainsi aux parents des nouveaux élèves, une fois pour toutes, les beautés de son collège.

Comme les jeunes filles passaient le long de la grande cour ovale, où les élèves de toutes les classes étaient réunis, chacun de nous les devisagea à son aise.

Nous étions une bande d'effrontés, de jeunes roués entre seize et dix-neuf ans) qui mettions notre honneur à tout oser en fait d'indiscipline et d'insolence. Nous n'étions pas élevés à la française, et, du reste, nous Français, nous n'étions qu'une bien faible minorité dans le collège ; à tel point que la langue en usage entre élèves était l'espagnol. Le ton dominant de l'institution était la dérision de toute sensiblerie et l'exaltation des plus rudes vertus. Bref, c'était un lieu où l'on entendait cent fois par jour, prononcés avec un accent héroïque, ces mots : «Nous autres Américains.»

Ceux qui disaient cela (Santos et les autres) formaient une élite dont tous les élèves exotiques (Orientaux, Persans, Siamois) étaient exclus, une élite dans laquelle, pourtant, nous Français étions admis, d'abord parce que nous étions chez nous, dans notre propre pays, et ensuite parce que, comme nation, historiquement nous valions presque la race au sang bleu, la gent de raison. C'est là un sentiment qui paraît perdu, aujourd'hui, chez nous : on dirait que nous sommes des bâtards qui évitons de parler de nos pères. Ces fils des armateurs de Montevideo, des marchands de guano du Callao, ou des fabricants de chapeaux de l'Equateur, se sentaient, dans toute leur personne et à tous les instants de leur vie, les descendants des Conquistadores. Le respect qu'ils avaient pour le sang espagnol, – même lorsque ce sang était, comme chez la plupart d'entre eux, un peu

mélangé de sang indien, – était si grand, que tout orgueil nobiliaire, que tout fanatisme de caste semble mesquin, comparé à ce sentiment-là, à la certitude d’avoir pour ancêtres des paysans de la Castille ou des Asturies. C’était une belle et bonne chose, après tout, que de vivre parmi des gens qui avaient ce respect d’eux-mêmes (et ce n’étaient que de grands enfants). Je suis sûr que le petit nombre d’anciens élèves restés en France se rappellent aujourd’hui avec reconnaissance notre vieux collègue, plus cosmopolite qu’une exposition universelle, cet illustre collègue Saint-Augustin, maintenant abandonné, fermé depuis quinze ans déjà...

C’est parmi les souvenirs d’une des plus glorieuses nations de la terre que nous y avons grandi ; le monde castillan fut notre seconde patrie, et nous avons, des années, considéré le Nouveau Monde et l’Espagne comme d’autres Terres Saintes où Dieu, par l’entremise d’une race de héros, avait déployé ses prodiges. – Oui, l’esprit qui dominait chez nous était un esprit d’entreprise et d’héroïsme ; nous nous efforcions de ressembler aux plus âgés d’entre nous, que nous admirions : à Santos, par exemple ; à son frère cadet Pablo ; naïvement nous imitions leurs manières et jusqu’au son de leur voix, et nous avions, à les imiter ainsi, un plaisir extrême. Voilà pourquoi nous nous tenions tous, à ce moment, près de la haie de myrtes qui séparait la cour de la grande allée du parc, domptant notre timidité pour admirer, avec une impudence voulue, les étrangères.

De leur côté, les jeunes filles soutinrent hardiment tous les regards. L’aînée surtout : elle passa lentement devant nous, nous regarda tous, et ses paupières ne battirent pas une seule fois. Quand elles eurent passé, Pablo dit à très haute voix : «Jolies filles», c’était ce que nous pensions tous.

Puis, chacun, parlant courtement, donna son opinion. En général, la plus jeune des deux sœurs, celle qui avait sur le dos une épaisse queue de cheveux noirs noués en papillon d’un large ruban bleu, la «petite», fut jugée insignifiante, ou du moins trop jeune (douze, treize ans, peut-être) pour être digne de notre attention : nous étions de tels hommes!

Mais l’aînée! nous ne trouvions pas de mots pour exprimer sa beauté ; ou plutôt, nous ne trouvions que des paroles banales qui n’exprimaient rien du tout ; des vers de madrigaux : yeux de velours, rameau fleuri, etc., etc. Sa taille de seize ans avait, à la fois, tant de souplesse et de fermeté ; et ses hanches, au bas de cette taille, n’étaient-elles pas comparables à une guirlande triomphale ? Et cette démarche assurée, cadencée, montrait que cette créature éblouissante avait conscience d’orner le monde où elle marchait... Vraiment, elle faisait penser à tous les bonheurs de la vie.

«Et elle est chaussée, habillée et coiffée à la dernière mode», conclut Demoisel, un grand nègre de dix-huit ans, une brute, qui avait coutume d’affirmer sans vouloir s’expliquer mieux, que sa propre mère était «Pahisienne de Pahis» et la reine du bon ton à Port-au-Prince.

## II

Maintenant il nous fallait des renseignements précis ; nous n'allions certes pas nous asseoir à l'écart, en écoliers bien sages, et regarder dans notre cœur. D'abord, il fallait savoir qui eue était.

Ortega était, parmi nous, le seul Espagnol originaire de la métropole, et, pour cette raison, nous le traitions avec déférence. Santos, en cela encore, nous donnait l'exemple. Il tenait à bien montrer au jeune Castillan qu'il n'avait rien, lui, Santos Iturria, de Monterrey, absolument rien d'un vulgaire et grossier parvenu américain, d'un «cachupin». Lui, qui dominait par la force et la parole notre petit monde, il cédait le pas, volontairement, en bien des choses à ce faible, indolent, taciturne Ortega. C'est ainsi que, dans cette circonstance, il lui demanda tout d'abord son avis. Ortega observait la vie du collège, les petits événements quotidiens, les allées et venues des maîtres et des élèves. Il répondit qu'il pensait que ces jeunes filles étaient les sœurs de Márquez, un nouveau, entré en cinquième depuis peu de jours. Il avait deviné juste.

En lui tordant longtemps le poignet, Demoiselle arracha au petit Márquez d'abord le prénom de sa plus jeune sœur, Pilar ; puis, en serrant un peu plus, il sut le prénom de l'aînée : Fermina. Nous étions là, regardant cette scène de torture : le nègre vociférant dans la figure de l'enfant, l'enfant le regardant bien en face et sans rien dire, des larmes coulant sur ses joues. Ce courage-là s'accorde mal avec le mensonge : Marquez ne nous trompait pas. Nous avons donc un mot maintenant, un nom à nous répéter tout bas, le nom entre tous les noms, qui la désignait : Fermina, Ferminita..., des lettres dans un certain ordre, un groupe de syllabes, une chose immatérielle et qui pourtant porte en soi une image et des souvenirs, enfin quelque chose d'elle : on dit ce mot à voix haute, et, si elle est là, vous avez fait retourner cette belle jeune fille. Oui, un prénom à écrire sur nos cahiers, en marge des brouillons de thèmes grecs, pour l'y retrouver après des années, et prononcer, en le retrouvant, gravement, avec une émotion profonde de stupides paroles de romance...

Santos dit à Demoiselle : «C'est assez de brutalité comme cela ; lâche-le, va. Lâche-le donc!» Le nègre obéit à contrecœur. Là-dessus, le petit Márquez, se mettant à parler de bon gré, nous apprîmes que la grosse dame qui accompagnait Pilar et Fermina était, non leur mère, – leur mère était morte, – mais leur tante, une sœur du père Marquez. Le père Márquez était un des grands banquiers de la Colombie. N'ayant pu accompagner ses enfants en Europe, il les avait confiés à cette sœur qu'on appelait familièrement : Mama Doloré. C'était une créole de quarante ans environ, qui avait été belle, et qui avait encore, dans un visage aux traits empâtés, de grands yeux humides, aux regards trop ardents, pathétiques. Les trois enfants et leur tante resteraient en France pendant quatre ans, puis iraient passer deux années à Madrid au bout desquelles ils rentreraient tous à Bogota.

Mais il y eut quelque chose qui nous plut, surtout : Marna Doloré et ses deux nièces viendraient passer tous les après-midi à Saint-Augustin, jusqu'à ce que Márquez fût habitué à la vie de collège, et n'eût plus besoin, pour lutter contre le désespoir, de sentir sa famille tout près de lui.

Ainsi, nous allions voir, tous les jours pendant les deux longues récréations de l'après-midi, Fermina Márquez passer dans les allées du parc. Nous n'avions jamais eu peur de quitter la cour, en dépit des règlements, pour aller fumer dans le parc ; et maintenant, à plus forte raison... Il fallut rentrer en étude. Cette fin de récréation ne ressemblait pas à toutes les autres ; la vie était toute changée ; chacun de nous sentait en soi-même son espérance, et s'étonnait de la trouver si lourde et si belle.

### III

Nous nous disions : «Si quelqu'un doit l'avoir, c'est Santos qui l'aura ; à moins que Demoisel, ce sauvage, ne la prenne de force dans un coin du parc.» Iturria lui-même comprit qu'il devait surveiller le nègre, tout en faisant sa cour à Fermina. Du reste, nous trouvions le moyen d'être une dizaine près des jeunes filles.

C'était assez facile : après nous être montrés pendant quelques minutes dans la cour des récréations, nous nous échappions, en sautant la barrière à claire-voie et en nous glissant, courbés, entre les feuillages des massifs. Pendant ce temps, des gosses faisaient le guet.

Dans le parc, nous retrouvions le petit Marquez en promenade avec sa tante et ses sœurs. Nous lui disions bonjour ; nous faisons de beaux saluts aux dames. Peu à peu, nous en vîmes à accompagner, en groupe, Marna Doloré et ses nièces. Mais nous étions toujours sur le qui-vive et prêts à nous cacher dans les taillis à la première alerte, car certains jours les surveillants faisaient du zèle et nous donnaient la chasse.

Ces promenades étaient très agréables. Les jeunes filles parlaient peu, mais nous les sentions près de nous, et Marna Doloré nous contait de belles histoires de son pays ; ou bien elle nous faisait part de ses premières impressions de Paris, des mille étonnements qu'elle avait chaque jour. Elle avait loué un grand appartement, avenue de Wagram ; mais elle n'y rentrait que pour se coucher, parce que les magasins (tant de magasins !) étaient une tentation trop forte ; elle et les «petites» prenaient leurs repas dans les restaurants du centre, pour être plus près des «occasions» ; et encore il fallait être tous les jours à une heure à Saint-Augustin ; et alors... «et alors, les six domestiques, dans l'appartement de l'avenue de Wagram, devaient avoir du bon temps» ! Elle était singulière, trop bien habillée, trop parfumée, et mal élevée, et charmante ; elle fumait nos cigarettes et, quand elle s'adressait à l'un d'entre nous, elle l'appelait «Queridin», avec le ton d'une amoureuse. Santos disait : «Ah ! quand la nièce m'appellera queridin !»

Le parc s'ouvrait autour de nous, avec de nobles allées, larges et hautes entre les frondaisons épaisses, bien taillées, semblables à des murs et à des terrasses de verdure, – avec des taillis, où, dans une ombre verte et noire, émouvante, montaient les fûts des chênes engainés de lierre et de mousse. Il y avait, dans ce parc de Saint-Augustin, des avenues dignes de Versailles et de Marly. On y voyait, çà et là, d'énormes arbres troués par les boulets de la dernière guerre, mais qui avaient survécu, leurs grandes plaies bouchées avec du plâtre goudronné. Et il y avait surtout la terrasse avec son immense escalier central, et sa Statue de saint Augustin, toute dorée, dominant toute la vallée. C'est la vallée de la Seine, le pays royal, où les routes et les forêts semblent continuer les beaux parcs, – où des oiseaux chantent toujours. C'est le commencement de l'été : on respire ; et l'on sent jusqu'au fond du cœur la douceur de la France.

## IV

Il y avait, près de la serre, un emplacement aménagé pour le tennis. C'était un jeu de filles, que nous méprisions, «un jeu de Yankees». Pour plaire à Fermina, Santos et Demoiselle mirent le tennis en honneur. Nous fîmes venir des raquettes, des chaussures spéciales ; ce fut très beau. Fermina Márquez s'animait beaucoup en jouant ; sa force et son agilité étaient admirables ; en même temps elle savait garder une noblesse et une majesté d'allure que les mouvements les plus rapides ne troublaient pas. On portait alors des manches larges et ouvertes ; chaque fois que la jeune fille levait le bras, sa manche tombait, glissait peu à peu jusqu'au-delà du coude. Je m'étonne encore qu'elle ne sentît pas tous nos regards curieux et avides collés pour ainsi dire à son bras nu. Un jour, comme elle venait de remettre à Santos sa raquette, la partie finie, Santos, devant elle, baisa la manche de cette raquette.

«Vraiment, vous aimez tant que ça les raquettes ?

– Et plus encore la main qui les a tenues.»

Santos lui avait saisi le poignet, et y appuya ses lèvres.

Elle retira sa main brusquement, et son bracelet, qui s'était ouvert, tomba. Santos le ramassa en disant qu'il le gardait.

«Vous n'oseriez pas!

– Oh! je ferai mieux : je vous le rapporterai, chez vous, à Paris, ce soir, à onze heures. Quelle blague!

C'est comme je vous le dis. Avertissez seulement le concierge, pour qu'il me laisse passer, – et surtout n'en dites rien à M. le préfet des études.

– Mais c'est un coup à vous faire expulser ?» Santos haussa les épaules et désigna d'un clin d'yeux Marna Doloré qui s'approchait, suivie de Pilar, de Marquez et de Léniot, un élève de seconde qui avait gagné la confiance de la créole en défendant Márquez contre

les taquineries de ses condisciples. – Puis à mi-voix : «Un coup à me faire expulser ? Ah! Je l'ai déjà essayé ce coup – n'est-ce pas, le nègre ?» Demoiselle répondit par son rire bizarre : «Ahi, Ahi!»

*Fermina Márquez*, (Ed. Gallimard, 1958, coll. «Pléiade»).

## Anatole FRANCE (1844–1924)

Né à Paris en 1844, Anatole Thibault, qui prendra le pseudonyme d'Anatole France, est le fils d'un libraire du quai Malaquais : dès l'enfance, il a le culte des livres et des documents ; il deviendra un fervent de l'antiquité classique. Il est d'abord chargé de travaux d'érudition aux éditions Lemerre et publie des vers parnassiens (*Poèmes Dorés*, 1873), puis un poème dramatique (*Les Noces Corinthiennes*, 1876). Nommé bibliothécaire du Sénat comme Leconte de Lisle, il découvre, avec *Le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881), sa vraie voie, celle du roman ironique, teinté d'humanisme et de philosophie sceptique. Il évoque ensuite ses souvenirs d'enfance dans *Le Livre de mon ami* (1885), et aborde le roman historique dans *Thaïs* (1889) ; puis il revient au conte philosophique avec *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* (1802) et *Les Opinions de Jérôme Coignard*. A la même époque, ses tendances classiques s'affirment dans les fines chroniques de *La Vie Littéraire*, au journal *Le Temps* (1887–1893). Après un roman d'amour assez désabusé, inspiré par sa liaison avec Mme de Caillavet (*Le Lys Rouge*, 1894), puis un recueil de réflexions et de maximes sceptiques (*Le Jardin d'Épicure*, 1894), il retourne à son inspiration favorite : *L'Orme du Mail* (1897) et *Le Mannequin d'Osier* (1897), qui forment les deux premiers volumes de l'*Histoire Contemporaine*, sont une satire amusée, mais implacable, des intrigues religieuses et des ridicules d'une petite ville provinciale.

## BAPTÊME DES PINGOUINS

Après être allé une heure à la dérive, le saint homme aborda une plage étroite, fermée par des montagnes à pic. Il marcha le long du rivage, tout un jour et une nuit, contournant les rochers qui formaient une muraille infranchissable. Et il s'assura ainsi que c'était une île ronde, au milieu de laquelle s'élevait une montagne couronnée de nuages. Il respirait avec joie la fraîche haleine de l'air humide. La pluie tombait, et cette pluie était si douce que le saint homme dit au Seigneur :

«Seigneur, voici l'île des larmes, l'île de la contrition.»

La plage était déserte. Exténué de fatigue et de faim, il s'assit sur une pierre, dans les creux de laquelle reposaient des œufs jaunes, marqués de taches noires et gros comme des œufs de cygne. Mais il n'y toucha point, disant :

«Les oiseaux sont les louanges vivantes de Dieu. Je ne veux pas que par moi manque une seule de ces louanges.»

Et il mâcha des lichens arrachés aux creux des pierres.

Le saint homme avait accompli presque entièrement le tour de l'île sans rencontrer d'habitants, quand il parvint à un vaste cirque formé par des rochers fauves et rouges, pleins de cascades sonores, et dont les pointes bleuissaient dans les nuées.

La réverbération des glaces polaires avait brûlé les yeux du vieillard. Pourtant, une faible lumière se glissait encore entre ses paupières gonflées. Il distingua des formes animées qui se pressaient en étages sur ces rochers comme une foule d'hommes sur les gradins d'un amphithéâtre. Et en même temps ses oreilles, assourdies par les longs bruits de la mer, entendirent faiblement des voix. Pensant que c'était là des hommes vivant selon la loi naturelle, et que le Seigneur l'avait envoyé à eux pour leur enseigner la loi divine, il les évangélisa.

Monté sur une haute pierre au milieu du cirque sauvage :

«Habitants de cette île, leur dit-il, quoique vous soyez de petite taille, vous semblez moins une troupe de pêcheurs et de mariniers que le sénat d'une sage république. Par votre gravité, votre silence, votre tranquille maintien, vous composez sur ce rocher sauvage une assemblée comparable aux Pères-Conscrits de Rome délibérant dans le temple de la Victoire, ou plutôt aux philosophes d'Athènes disputant sur les bancs de l'Aréopage. Sans doute, vous ne possédez ni leur science ni leur génie ; mais peut-être, au regard de Dieu, l'emportez-vous sur eux. Je devine que vous êtes simples et bons. En parcourant les bords de votre île, je n'y ai découvert aucune image de meurtre, aucun signe de carnage, ni têtes ni chevelures d'ennemis suspendues à une haute perche ou clouées aux portes des villages. Il me semble que vous n'avez point d'arts, et que vous ne travaillez point les métaux. Mais vos cœurs sont purs et vos mains innocentes. Et la vérité entrera facilement dans vos âmes.»

Or, ce qu'il avait pris pour des hommes de petite taille, mais d'une allure grave, c'étaient des pingouins que réunissait le printemps, et qui se tenaient rangés par couples sur les degrés naturels de la roche, debout dans la majesté de leurs gros ventres blancs. Par moments ils agitaient comme des bras leurs ailerons et poussaient des cris pacifiques. Ils ne craignaient point les hommes, parce qu'ils ne les connaissaient pas et n'en avaient jamais reçu d'offense ; et il y avait en ce religieux une douceur qui rassurait les animaux les plus craintifs, et qui plaisait extrêmement à ces pingouins. Ils tournaient vers lui, avec une curiosité amie, leur petit œil rond prolongé en avant par une tache blanche ovale, qui donnait à leur regard quelque chose de bizarre et d'humain.

Touché de leur recueillement, le saint homme leur enseignait l'Évangile.

«Habitants de cette île, le jour terrestre qui vient de se lever sur vos rochers est l'image du jour spirituel qui se lève dans vos âmes. Car je vous apporte la lumière intérieure ; je vous apporte la lumière et la chaleur de l'âme. De même que le soleil fait fondre les glaces de vos montagnes, Jésus-Christ fera fondre les glaces de vos cœurs.»

Ainsi parla le vieillard. Comme partout dans la nature la voix appelle la voix, comme tout ce qui respire à la lumière du jour aime les chants alternés, les pingouins répondirent au vieillard par les sons de leur gosier. Et leur voix se faisait douce, car ils étaient dans la saison de l'amour.

Et le saint homme, persuadé qu'ils appartenaient à quelque peuplade idolâtre et faisaient en leur langage adhésion à la foi chrétienne, les invita à recevoir le baptême.

«Je pense, leur dit-il, que vous vous baignez souvent. Car tous les creux de ces roches sont pleins d'une eau pure, et j'ai vu tantôt, en me rendant à votre assemblée, plusieurs d'entre vous plongés dans ces baignoires naturelles. Or, la pureté du corps est l'image de la pureté spirituelle.»

Et il leur enseigna l'origine, la nature et les effets du baptême.

«Le baptême, leur dit-il, est Adoption, Renaissance, Régénération, Illumination.»

Et il leur expliqua successivement chacun de ces points.

Puis, ayant béni préalablement l'eau qui tombait des cascades et récité les exorcismes, il baptisa ceux qu'il venait d'enseigner, en versant sur la tête de chacun d'eux une goutte d'eau pure et en prononçant les paroles consacrées.

Et il baptisa ainsi les oiseaux pendant trois jours et trois nuits.

#### IV

#### LA PREMIÈRE ASSEMBLÉE DES ÉTATS DE PINGOUINIE

«Mon fils Bulloch, dit le vieillard Maël, nous devons faire le dénombrement des Pingouins et inscrire le nom de chacun d'eux dans un livre.

– Rien n'est plus urgent, répondit Bulloch ; il ne peut y avoir de bonne police sans cela.»

Aussitôt, l'apôtre, avec le concours de douze religieux, fit procéder au recensement du peuple.

Et le vieillard Maël dit ensuite :

«Maintenant que nous tenons registre de tous les habitants, il convient, mon fils Bulloch, de lever un impôt équitable, afin de subvenir aux dépenses publiques et à l'entretien de l'abbaye. Chacun doit contribuer selon ses moyens. C'est pourquoi, mon fils, convoquez les Anciens d'Alca, et d'accord avec eux nous établirons l'impôt.»



Les Anciens, ayant été convoqués, se réunirent, au nombre de trente, dans la cour du Moustier de bois sous le grand sycomore. Ce furent les premiers Etats de Pingouinie. Ils étaient formés aux trois quarts des gros paysans de la Surelle et du Clange. Greatauk, comme le plus noble des Pingouins, s'assit sur la plus haute pierre.

Le vénérable Maël prit place au milieu de ses religieux et prononça ces paroles :

«Enfants, le Seigneur donne, quand il lui plaît, les richesses aux hommes et les leur retire. Or, je vous ai rassemblés pour lever sur le peuple des contributions afin de subvenir aux dépenses publiques et à l'entretien des religieux. J'estime que ces contributions doivent être en proportion de la richesse de chacun. Donc celui qui a cent bœufs en donnera dix ; celui qui en a dix en donnera un.»

Quand le saint homme eut parlé, Morio, laboureur à Anis-sur-Clange, un des plus riches hommes parmi les Pingouins, se leva et dit :

«O Maël, ô mon père, j'estime qu'il est juste que chacun contribue aux dépenses publiques et aux frais de l'Eglise. Pour ce qui est de moi, je suis prêt à me dépouiller de tout ce que je possède, dans l'intérêt de mes frères pingouins et, s'il le fallait, je donnerais de grand cœur jusqu'à ma chemise. Tous les Anciens du peuple sont disposés, comme moi, à faire le sacrifice de leurs biens ; et l'on ne saurait douter de leur dévouement absolu au pays et à la religion. Il faut donc considérer uniquement l'intérêt public et faire ce qu'il commande. Or, ce qu'il commande, ô mon père, ce qu'il exige, c'est de ne pas beaucoup demander à ceux qui possèdent beaucoup ; car alors les riches seraient moins riches et les pauvres plus pauvres. Les pauvres vivent du bien des riches ; c'est pourquoi ce bien est sacré. N'y touchez pas : ce serait méchanceté gratuite. A prendre aux riches, vous ne retireriez pas grand profit, car ils ne sont guère nombreux ; et vous vous priveriez, au contraire, de toutes ressources, en plongeant le pays dans la misère. Tandis que, si vous demandez un peu d'aide à chaque habitant, sans égard à son bien, vous recueillerez assez pour les besoins publics, et vous n'aurez pas à vous enquérir de ce que possèdent les citoyens, qui regarderaient toute recherche de cette nature comme une odieuse vexation. En chargeant tout le monde également et légèrement, vous épargnerez les pauvres, puisque vous leur laisserez le bien des riches. Et comment serait-il possible de proportionner l'impôt à la richesse ? Hier j'avais deux cents bœufs ; aujourd'hui j'en ai soixante, demain j'en aurai cent. Clunic a trois vaches, mais elles sont maigres ; Nicclu n'en a que deux, mais elles sont grasses. De Clunic ou de Nicclu, quel est le plus riche ? Les signes de l'opulence sont trompeurs. Ce qui est certain, c'est que tout le monde boit et mange. Imposez les gens d'après ce qu'ils consomment. Ce sera la sagesse et ce sera la justice.»

Ainsi parla Mono, aux applaudissements des Anciens.

«Je demande qu'on grave ce discours sur des tables d'airain, s'écria le moine Bulloch. Il est dicté pour l'avenir ; dans quinze cents ans, les meilleurs entre les Pingouins ne parleront pas autrement.»

Les Anciens applaudissaient encore, lorsque Greatauk, la main sur le pommeau de l'épée, fit cette brève déclaration :

«Étant noble, je ne contribuerai pas ; car contribuer est ignoble. C'est à la canaille à payer.»

Sur cet avis, les Anciens se séparèrent en silence.

Ainsi qu'à Rome, il fut procédé au cens tous les cinq ans ; et l'on s'aperçut, par ce moyen, que la population s'accroissait rapidement. Bien que les enfants y mourussent en merveilleuse abondance et que les famines et les pestes vinsent avec une parfaite régularité dépeupler des villages entiers, de nouveaux Pingouins, toujours plus nombreux, contribuaient par leur misère privée à la prospérité publique.

### APOGÉE DE LA CIVILISATION PINGOUINE

Un demi-siècle après les événements que nous venons de raconter, Mme Cérés mourut entourée de respect et de vénération, en la soixante-dix-neuvième année de son âge et depuis longtemps veuve de l'homme d'Etat dont elle portait dignement le nom. Ses obsèques modestes et recueillies furent suivies par les orphelins de la paroisse et les sœurs de la Sacrée-Mansuétude.

La défunte laissait tous ses biens à l'Œuvre de Sainte-Orberose.

«Hélas! soupira M. Monnoyer, chanoine de Saint-Maël, en recevant ce legs pieux, il était grand temps qu'une généreuse fondatrice subvint à nos nécessités. Les riches et les pauvres, les savants et les ignorants se détournent de nous. Et, lorsque nous nous efforçons de ramener les âmes égarées, menaces, promesses, douceur, violence, rien ne nous réussit plus. Le clergé de Pingouinie gémit dans la désolation ; nos curés de campagne réduits pour vivre à exercer les plus vils métiers, traînent la savate et mangent des rogatons. Dans nos églises en ruine la pluie du ciel tombe sur les fidèles et l'on entend durant les saints offices les pierres des voûtes choir. Le clocher de la cathédrale penche et va s'écrouler. Sainte-Orberose est oubliée des Pingouins, son culte aboli, son sanctuaire déserté. Sur sa châsse, dépouillée de son or et de ses pierreries, l'araignée tisse silencieusement sa toile.»

Oyant ces lamentations, Pierre Mille, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, n'avait rien perdu de sa puissance intellectuelle et morale, demanda au chanoine s'il ne pensait pas que Sainte-Orberose sortît un jour de cet injurieux oubli.

«Je n'ose l'espérer, soupira M. Monnoyer.

C'est dommage! répliqua Pierre Mille. Orberose est une charmante figure ; sa légende a de la grâce. J'ai découvert, l'autre jour, par grand hasard, un de ses plus jolis miracles, le miracle de Jean Violle. Vous plairait-il de l'entendre, monsieur Monnoyer ?

Je l'entendrai volontiers, monsieur Mille.

Le voici donc tel que je l'ai trouvé dans un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle :

«Cécile, femme de Nicolas Gaubert, orfèvre sur le Pont-au-Change, après avoir mené durant de longues années une vie honnête et chaste, et déjà sur le retour, s'éprit de Jean Violle, le petit page de Mme la comtesse de Maubec, qui habitait l'hôtel du Paon sur la Grève. Il n'avait pas encore dix-huit ans ; sa taille et sa figure étaient très mignonnes. Ne pouvant vaincre son amour, Cécile résolut de le satisfaire. Elle attira le page dans sa maison, lui fit toutes sortes de caresses, lui donna des friandises et finalement en fit à son plaisir avec lui.

«Or, un jour qu'ils étaient couchés tous deux ensemble dans le lit de l'orfèvre, maître Nicolas rentra au logis plus tôt qu'on ne l'attendait. Il trouva le verrou tiré et entendit, au travers de la porte, sa femme qui soupirait : «Mon cœur! mon ange! mon rat!» La soupçonnant alors de s'être enfermée avec un galant, il frappa de grands coups à l'huis et se mit à hurler : «Gueuse, paillarde, ribaude, vaudoise, ouvre que je te coupe «le nez et les oreilles!» En ce péril, l'épouse de l'orfèvre se voua à sainte Orberose et lui promit une belle chandelle si elle la tirait d'affaire, elle et le petit page qui se mourait de peur tout nu dans la ruelle.

«La sainte exauça ce vœu. Elle changea immédiatement Jean Violle en fille. Ce que voyant, Cécile, bien rassurée, se mit à crier à son mari : «Oh! le vilain brutal, le méchant jaloux! Parlez doucement si vous voulez qu'on vous ouvre.» Et, tout en grondant de la sorte, elle courait à sa garde-robe et en tirait un vieux chaperon, un corps de baleine et une longue jupe grise dont elle affublait en grande hâte le page métamorphosé. Puis, quand ce fut fait : «Catherine, ma mie, Catherine, mon petit chat, fit-elle tout haut, allez ouvrir à votre oncle : il est plus bête que méchant, et ne vous fera point de mal.» Le garçon devenu fille obéit. Maître Nicolas, entré dans la chambre, y trouva une jeune pucelle qu'il ne connaissait point et sa bonne femme au lit. «Grand benêt, lui dit celle-ci, ne t'ébahis pas de ce que tu vois. Comme je venais de me coucher à cause d'un mal au ventre, j'ai reçu la visite de Catherine, la fille à ma sœur Jeanne de Palaiseau, avec qui nous étions brouillés depuis quinze ans. Mon homme, embrasse notre nièce! elle en vaut la peine.» L'orfèvre accola Violle, dont la peau lui sembla douce ; et dès ce moment il ne souhaita rien tant que de se tenir un moment seul avec elle, afin de l'embrasser tout à l'aise. C'est pourquoi, sans tarder, il l'emmena dans la salle basse, sous prétexte de lui offrir du vin et des cerneaux, et il ne fut pas plus tôt en bas avec elle qu'il se mit à la caresser très amoureusement. Le bonhomme ne s'en serait pas tenu là, si sainte Orberose n'eût inspiré à son honnête femme l'idée de l'aller surprendre. Elle le trouva qui tenait la fausse nièce sur ses genoux, le traita de paillard, lui donna des soufflets et l'obligea à lui demander pardon. Le lendemain, Violle reprit sa première forme.

Ayant entendu ce récit, le vénérable chanoine Monnoyer remercia Pierre Mille de le lui avoir fait, et, prenant la plume, se mit à rédiger les pronostics des chevaux gagnants aux prochaines courses. Car il tenait les écritures d'un bookmaker.

Cependant la Pingouinie se glorifiait de sa richesse. Ceux qui produisaient les choses nécessaires à la vie en manquaient ; chez ceux qui ne les produisaient pas, elles surabondaient. «Ce sont là, comme le disait un membre de l'Institut, d'inéluctables fatalités économiques.» Le grand peuple pingouin n'avait plus ni traditions, ni culture intellectuelle, ni arts. Les progrès de la civilisation s'y manifestaient par l'industrie meurtrière, la spéculation infâme, le luxe hideux. Sa capitale revêtait, comme toutes les grandes villes d'alors, un caractère cosmopolite et financier : il y régnait une laideur immense et régulière. Le pays jouissait d'une tranquillité parfaite. C'était l'apogée.

*L'Ile des pingouins* (Ed. Calmann-Lévy, 1908).

### Maurice BARRES (1862–1957)

Né le 19 août 1862 à Charmes (Vosges) et mort le 4 décembre 1923 à Neuilly-sur-Seine (Seine), Maurice Barrès est un écrivain et homme politique français, figure de proue du nationalisme français. Le premier axe de sa pensée est «le culte du Moi» : Barrès affirme que notre premier devoir est de défendre notre moi contre les Barbares, c'est-à-dire contre tout ce qui risque de l'affaiblir dans l'épanouissement de sa propre sensibilité.

Le second axe est résumé par l'expression «La terre et les morts» qu'approfondissent les trois volumes du *Roman de l'énergie nationale* : *Les Déracinés* (1897), *L'Appel au soldat* (1900) et *Leurs Figures* (1902) qui témoignent de l'évolution de Maurice Barrès vers le nationalisme républicain et le traditionalisme, l'attachement aux racines, à la famille, à l'armée et à la terre natale.

Il est resté l'un des maîtres à penser de la droite nationaliste durant l'Entre-Deux-Guerres.

### LA PÉDAGOGIE DE BÉRÉNICE

Mon enfant, donne-moi ton cœur. (Proverbes)

Dès lors, je vins souvent d'Arles à Aigues-Mortes visiter ma chère Bérénice. Jusqu'à quel point son contact m'était délicieux, on ne le comprendra que si l'on imagine la fatigue, la poussière des complications électorales d'où je m'échappais pour me rafraîchir dans la petite maison des étangs.

Bérénice ne parlait guère, mais son sourire et la ligne de son corps avaient une façon si mélancolique et si fine, avec un naturel parfait! Il y avait en elle l'étrangeté délicate de cette renaissance bourguignonne du quinzième siècle qui fut la moins académique des

tentatives. C'est au milieu des rares vestiges de cet art qui poursuivit passionnément l'expression, parfois aux dépens de la beauté, que s'était ouverte sa première jeunesse. Elle avait de ces images leur finesse un peu souffrante, mais sans raideur gothique, plutôt mouillée de grâce. Il me semblait parfois que les faiblesses sensuelles de son âme avaient transpiré sur tout son jeune corps et en baignaient les contours.

Au bord de ces eaux pleines de rêves, son élégance froissée par aucun contact et son ignorance prodigieuse de toute intrigue faisaient d'elle le plus précieux des repos. Eûtes-vous jamais un sentiment plus ardent des arbres verts et des eaux fraîches que dans la paperasse des bureaux ? jamais plus le goût d'une passion vive qu'au soir d'une journée de confus débats ? Cette petite fille contentait le besoin de sincérité et de désintéressement qui grandissait en moi, tandis que je me soumettais aux conditions de ma réussite. Les heures passées auprès d'elle m'étaient un jardin fermé, où je menais une passionnante contestation sentimentale.

Notre ordinaire, dans mes séjours d'Aigues-Mortes, était de marcher dans cette campagne divine et de ne tolérer sur nos âmes que de sentiments analogues à ceux qui flottent sur ses étangs ou végètent sur sa lande. Notre conversation eût paru desséchée comme paraît cette terre ; c'est qu'en étaient bannies toutes banalités ; nous n'admettions rien entre nous que de personnel et de parfaitement sincère. Nous avions nos longs silences, comme cette terre a ses landes pelées, et peut-être n'est-elle jamais plus noble que dans ces friches semées de sel et balayées du vent de la mer.

Nous réservions pour nos soins privés les instants grossiers du milieu du jour, ces après-midi où l'épaisse congestion nous prive tout à la fois de frivolité et de profondeur, mais la fraîcheur du réveil et la lassitude du soir favorisaient également notre délicieux commerce d'abstractions.

Un matin, à travers les marais salant, nous allâmes visiter le bourg du Grau-du-Roi, qui est le port d'Aigues-Mortes. Un vent léger rafraîchissait le front, les yeux, la bouche de mon amie Bérénice et découvrait sa nuque énergique de petite bête. Elle franchit avec aisance ces trois kilomètres, sans daigner regarder ce paysage plus qu'un jeune bouleau ne s'inquiète de la noble tristesse des horizons du Nord dont il est un de ; caractères. Pour moi, étranger dans cette vie harmonieuse, j'en prenais une conscience intense.

Le Grau-du-Roi, groupe de maisons basses bordant un canal jusqu'à la mer qui s'espace à l'infini, porta mon imagination en pleine Venise, comme une note donnée par hasard nous jette dans la cavatine fameuse de quelque opéra italien... C'était vers les dix heures, par un tendre soleil, et la brise emportait au large toutes nos rêveries, symbolisées sur l'horizon par des voiles déployées. Au Grau-du-Roi, les maisons sont teintes de rose pâle, de jaune et de vert délayé. Aucun bruit que le long bruissement qui vient de la mer ne froissa mes nerfs suprasensibles, tandis qu'assis auprès d'elle, qui représente pour moi la force mystérieuse, l'impulsion du monde, je goûtais dans le parfum léger de

son corps de jeune femme toute la saveur de la passion et de la mort. Or, comparant mes agitations d'esprit et la sérénité de sa fonction, qui est de pousser à l'état de vie tout ce qui tombe en elle, je fus écoeuré de cette surcharge d'émotions sans unité dont je défaille, et je songeai avec amertume qu'il est sur la terre mille paradis étroits, analogues à celui-ci, où, pour être heureux, il suffirait d'être comme mon amie une belle végétation et de me chercher des racines, ces assises morales qu'elle avait trouvées en pleurant dans les bras de M. de Transe.

Parfois, le soir, après le repas, quand je me sentais, dans un soupir de Bérénice un peu affaissée, que notre manie allait la lasser, je la laissais à sa futile camarade, Bougie-Rose, à sa domestique, de qui sa bonne grâce avait su tirer une humble amie, et je gagnais Aigues-Mortes par le sentier des étangs.

Seuls les saints la connurent, mon hystérie de méditation et cette violente variété d'abstractions, où je me plongeais, tout en côtoyant ces marais lunaires vers l'ombre gigantesque des murailles amplifiées par la nuit! Puis sur le large trottoir de la petite place où veille un saint Louis héroïque de Pradier, apercevant dans une demi-obscurité la rude église du douzième siècle, je m'enorgueillissais que ce pays ne fût utile qu'à mon éducation et que Bérénice, non plus, n'eût d'autre mission, enfant chargée de voluptés qu'elle laisse non cueillies se faner royalement sur elle-même.

Cela est certain qu'elle ne se serait pas refusée, mais cette assurance que j'en prenais dans ses yeux de petit animal au moment même où elle pleurait M. de Transe, le seul ami dont elle n'eût jamais frissonné, suffisait à ne pas irriter mon désir.

Visiblement, je lui plaisais, et comme il convient pour que le sentiment soit vrai, d'instinct physique et de confiance. Parfois, dans nos promenades, tandis que je ni enivrais sans jamais m'en lasser de cette tristesse épanouie à tous les plis de son beau visage, elle me disait, avec l'éclatant sourire dont ses années de libertinage lui firent connaître l'irrésistible empire : « Venez plus près de moi, » et elle m'attirait au fond de la voiture contre son jeune corps. « A quoi pensez-vous ? » interrogeait-elle, un peu mal à l'aise de ce compagnon, de qui, aujourd'hui comme jadis, les mobiles lui échappaient. Mais que je fusse distrait, ce lui était un suffisant motif de me goûter davantage, pour mon originalité, disait-elle, bien à contresens, car je n'étais qu'un esprit compréhensif, enveloppé, et conquis par l'abondante végétation qu'elle projette comme une plante vigoureuse.

« A quoi pensez-vous, Philippe ? » et je songeais qu'il est sur la terre bien des femmes dont le sein cache un beau trésor de douceur et de haute sagesse selon la nature, et qu'aucun n'aimera avec désintéressément parce que leurs corps voluptueux troublent de désir qui les approche.

*Le Jardin de Bérénice* (Paris, Fayard, 1906).

**Paul BOURGET (1852–1931)**

Fils d'un professeur à la faculté des sciences de Clermont, Paul Bourget, dès sa trentième année, se fit connaître par ses *Essais de psychologie contemporaine*<sup>1</sup>, et ses premiers romans, qui se fondent aussi sur l'analyse psychologique, obtinrent tout de suite le succès auprès d'un large public mondain : *Cruelle Énigme* (1885) suivi bientôt d'*André Cornélis* (1887).

Mais très vite, il infléchit son œuvre dans un sens moralisateur avec son roman le plus marquant *Le Disciple* (1889). Revenu au catholicisme, qu'il avait abandonné vers dix-huit ans, il va devenir l'écrivain attitré des milieux traditionalistes, dont on retrouve toutes les «valeurs» dans *l'Étape* (1902), *Un divorce* (1904), *L'Émigré* (1907), *le Démon de Midi* (1914), *le Sens de la Mort* (1916), *Nos actes nous suivent* (1927). Hostile au rationalisme et à l'incrédulité, il se fait le champion de l'ordre social et religieux et il dénonce dans la démocratie l'ambition des individus et la lutte des classes. Mais il ne continue pas moins à affirmer son attachement à la méthode positive et à la technique de «l'anatomie morale». C'est en ce sens qu'il se rattache à l'esthétique de son maître Taine. Sa «faculté maîtresse» est, selon lui-même, «l'imagination des sentiments». Il se défend d'être un romancier à thèse, mais son parti pris est souvent assez lourd et assez lassant malgré une sorte d'animation qu'à défaut d'objectivité il témoigne dans l'évocation des divers milieux. Son style très oratoire demeure un peu monotone sauf peut-être dans *le Disciple* où il prend souvent un ton passionné.

**Le Disciple**

Le travail par lequel une émotion s'élabore en nous et finit par se résoudre dans une idée reste si obscur que cette idée est parfois précisément le contraire de ce que le raisonnement simple aurait prévu. N'eût-il pas été naturel, par exemple, que l'antipathie admirative soulevée en moi par la rencontre du comte André aboutît soit à une répulsion déclarée, soit à une admiration définitive ? Dans le premier cas, j'eusse dû me rejeter davantage vers la Science, et, dans l'autre, souhaiter une moralité plus active, une virilité plus pratique dans mes actes ? Oui, j'eusse dû. Mais le naturel de chacun, c'est sa nature. La mienne voulait que, par une métamorphose dont je vous ai marqué de mon mieux les degrés, l'antipathie admirative pour le comte devînt chez moi un principe de critique à mon propre égard, que cette critique enfantât une théorie un peu nouvelle de la vie, que cette théorie réveillât ma disposition native aux curiosités passionnelles, que le tout se fondît en une nostalgie des expériences sentimentales et que, juste à ce moment, une jeune fille se rencontrât dans mon intimité, dont la seule présence aurait suffi pour provoquer le désir de lui plaire chez tout jeune homme de mon âge. Mais j'étais trop intellectuel pour que ce désir naquît dans mon cœur sans avoir traversé ma tête. Du moins, si

j'ai subi le charme de grâce et de délicatesse qui émanait de cette enfant de vingt ans, je l'ai subi en croyant que je raisonnais. Il y a des heures où je me demande s'il en a été ainsi, où toute mon histoire m'apparaît comme plus simple, où je me dis : «J'ai tout bonnement été amoureux de Charlotte, parce qu'elle était jolie, fine, tendre, et que j'étais jeune ; puis je me suis donné des prétextes de cerveau parce que j'étais un orgueilleux d'idées qui ne voulait pas avoir aimé comme un autre.» Quel soulagement quand je parviens à me parler de la sorte! Je peux me plaindre moi-même, au lieu de me faire horreur, comme cela m'arrive lorsque je me rappelle ce que j'ai pensé alors, cette froide résolution caressée dans mon esprit, consignée dans mes cahiers, vérifiée, hélas! dans les événements, la résolution de séduire cette enfant sans l'aimer, par pure curiosité de psychologue, pour le plaisir d'agir, de manier une âme vivante, moi aussi, d'y contempler à même et directement ce mécanisme des passions jusque-là étudié dans les livres, pour la vanité d'enrichir mon intelligence d'une expérience nouvelle. Mais oui, c'est bien ce que j'ai voulu, et je ne pouvais pas ne pas le vouloir, dressé comme j'étais par ces hérédités, par cette éducation que je vous ai dites, transplanté dans le milieu nouveau où me jetait le hasard, et mordu, comme je le fus, par ce féroce esprit de rivalité envers cet insolent jeune homme, mon contraire.

Et pourtant, qu'elle était digne de rencontrer un autre que moi, qu'une froide et meurtrière machine à calcul mental, cette fille si pure et si vraie! Rien que d'y songer me fend soudain le cœur et me déchire, moi qui me voudrais sec et précis comme un diagnostic de médecin [...]. Je ne me lassais pas, dès ce début de notre connaissance, de constater le contraste entre l'animal de combat qu'était le comte et cette créature de grâce et de douceur qui descendait les escaliers de pierre du château d'un pas si léger, posé à peine, et dont le sourire était si accueillant à la fois et si timide! J'oserai tout dire, puisque encore une fois je n'écris pas ceci pour me peindre en beau, mais pour me montrer. Je n'affirmerais pas que le désir de me faire aimer par cette adorable enfant, dans l'atmosphère de laquelle je commençais de tant me plaire, n'ait pas eu aussi pour cause ce contraste entre elle et son frère. Peut-être l'âme de cette jeune fille, que je voyais toute pleine de ce frère si différent, devint-elle comme un champ de bataille pour la secrète, pour l'obscur antipathie que deux semaines de séjour commun transformèrent aussitôt en haine. Oui, peut-être se cachait-il, dans mon désir de séduction, la cruelle volupté d'humilier ce soldat, ce gentilhomme, ce croyant, en l'outrageant dans ce qu'il avait au monde de plus précieux. Je sais que c'est horrible, mon cher maître, ce que je dis là, mais je ne serais pas digne d'être votre élève, si je ne vous donnais ce document aussi sur l'arrière-fond de mon cœur. Et, après tout, ce ne serait, cette nuance odieuse de sensations, qu'un phénomène nécessaire, comme les autres, comme la grâce romanesque de Charlotte, comme l'énergie simple de son frère et comme mes complications à moi,

Si Obscures à moi-même!

*Le Disciple*, IV, 3 (Ed. Fayard).



*Entre deux tentations*

Je ne me rappelle pas une réflexion, pas une combinaison. Je me rappelle des sensations tourbillonnantes, quelque chose de brûlant, de frénétique, d'intolérable, une terrassante névralgie de tout mon être intime, une lancination continue, et, – grandissant, grandissant toujours, le rêve d'en finir, un projet de suicide... Commencé où, quand, à propos de quelle souffrance particulière ? Je ne peux pas le dire... Vous le voyez bien, que j'ai aimé vraiment, dans ces instants-là, puisque toutes mes subtilités s'étaient fondues à la flamme de cette passion, comme du plomb dans un brasier ; puisque je ne trouve pas matière à une analyse dans ce qui fut une réelle aliénation, une abdication de tout mon Moi ancien dans le martyr.

Cette idée de la mort sortie des profondeurs intimes de ma personne, cet obscur appétit du tombeau dont je me sentis possédé comme d'une soif et d'une faim physiques, vous y reconnaîtriez, mon cher maître, une conséquence nécessaire de cette maladie de l'Amour, si admirablement étudiée par vous. Ce fut, retourné contre moi-même, cet instinct de destruction dont vous signalez le mystérieux éveil dans l'homme en même temps que l'instinct du sexe. Cela s'annonça d'abord par une lassitude infinie, lassitude de tant sentir sans rien exprimer jamais. Car, je vous le répète, l'angoisse des yeux de Charlotte, quand ces yeux rencontraient les miens, la défendait plus que n'auraient fait toutes les paroles. D'ailleurs, nous n'étions jamais seuls, sinon parfois quelques minutes au salon, par hasard, et ces quelques minutes se passaient dans un de ces silences imbriables qui vous prennent à la gorge comme avec une main. Parler alors est aussi impossible que pour un paralytique de remuer ses pieds. Un effort surhumain n'y suffirait pas. On éprouve combien l'émotion, à un certain degré d'intensité, devient incommunicable. On se sent emprisonné, muré dans son Moi, et l'on voudrait s'en aller de ce Moi malheureux, se plonger, se rouler, s'abîmer dans la fraîcheur de la mort où tout s'abolit. Cela continua par une délirante envie de marquer sur le cœur de Charlotte une empreinte qui ne pût s'effacer, par un désir insensé de lui donner une preuve d'amour contre laquelle ne pussent jamais prévaloir ni la tendresse de son futur mari, ni l'opulence du décor social où elle allait vivre. «Si je meurs du désespoir d'être séparé d'elle pour toujours, il faudra bien qu'elle se souvienne longtemps, longtemps, du simple précepteur, du petit provincial capable de cette énergie dans ses sentiments!...» Il me semble que je me suis formulé ces réflexions-là. Vous voyez, je dis : «Il me semble.» Car, en vérité, je ne me suis pas compris durant toute cette période. Je ne me suis pas reconnu dans cette fièvre de violence et de tragédie dont je fus consumé. A peine si je démêle sous ce va-et-vient effréné de mes pensées une autosuggestion, comme vous dites. Je me suis hypnotisé moi-même, et c'est comme un somnambule que j'ai arrêté de me tuer à tel jour, à telle heure, que je suis allé chez le pharmacien me procurer la fatale bouteille de noix vomique. Au

cours de ces préparatifs et sous l'influence de cette résolution, je n'espérais rien, je ne calculais rien. Une force vraiment étrangère à ma propre conscience agissait en moi. Non. A aucun moment je n'ai été, comme à celui-là, le spectateur, j'allais dire désintéressé, de mes gestes, de mes pensées et de mes actions, avec une extériorité presque absolue de la personne agissante par rapport à la personne pensante. – Mais j'ai rédigé une note sur ce point, vous la trouverez sur la feuille de garde, dans mon exemplaire du livre de Brierré de Boismont consacré au suicide. – J'éprouvais à ces préparatifs une sensation indéfinissable de rêve éveillé, d'automatisme lucide. J'attribue ces phénomènes étranges à un désordre nerveux voisin de la folie et causé par les ravages de l'idée fixe. Ce fut seulement le matin du jour choisi pour exécuter mon projet que je pensai à une dernière tentative auprès de Charlotte. Je m'étais mis à ma table pour lui écrire une lettre d'adieu. Je la lisant cette lettre et cette question se posa soudain à moi : «Que fera-t-elle ?» Était-il possible qu'elle ne fût pas remuée par cette annonce de mon suicide possible ? N'allait-elle pas se précipiter pour l'empêcher ? Oui, elle courrait à ma chambre. Elle me trouverait mort... A moins que je n'attendisse, pour me tuer, l'effet de cette dernière épreuve ?... – Là, je suis bien sûr d'y voir clair en moi. Je sais que cette espérance naquit exactement ainsi et précisément à ce point de mon projet.

«Hé bien! me dis-je, essayons.» J'arrêtai que si, à minuit, elle n'était pas venue chez moi, je boirais le poison. J'en avais étudié les effets. Je le savais quasi foudroyant, et j'espérais souffrir très peu de temps. Il est étrange que toute cette journée se soit passée pour moi dans une sérénité singulière. Je dois noter cela encore. J'étais comme allégé d'un poids, comme réellement détaché de moi-même, et mon anxiété ne commença que vers dix heures, quand, m'étant retiré le premier, j'eus placé la lettre sur la table dans la chambre de la jeune fille. A dix heures et demie, j'entendis par ma porte entr'ouverte le marquis, la marquise et elle qui montaient. Ils s'arrêtèrent pour causer une dernière minute dans les couloirs, puis ce furent les bonsoirs habituels et l'entrée de chacun dans sa chambre... Onze heures. Onze heures un quart. Rien encore. Je regardais ma montre posée devant moi, auprès de trois lettres préparées, pour M. de Jussat, pour ma mère et pour vous, mon cher maître. Mon cœur battait à me rompre la poitrine, mais la volonté était ferme et froide. J'avais annoncé à Mlle de Jussat qu'elle ne me reverrait pas le lendemain. J'étais sûr de ne pas manquer à ma parole si... Je n'osais creuser ce que ce si enveloppait d'espérance. Je regardais marcher l'aiguille des secondes et je faisais un calcul machinal, une multiplication exacte : «A soixante secondes par minute, je dois voir l'aiguille tourner encore tant de fois, car à minuit je me tuerai...». Un bruit de pas dans l'escalier, et que je perçus tout furtif, tout léger, avec une émotion suprême, me fit interrompre mon calcul. Ces pas s'approchaient. Ils s'arrêtèrent devant ma porte. Brusquement cette porte s'ouvrit. Charlotte était devant moi.